

Les Annonces sont reçues  
au bureau du Journal.

Compte courant po  
Téléphone 5-64

# LE SOLEIL D'AUVERGNE

Hebdomadaire d'Action Nationale

Directeur: JEAN VISSOUZE

ABONNEMENTS

Puy-de-Dôme et Départements limitrophes. 15 frs par an  
Autres Départements ..... 17 —

Rédaction et Administration:

25, Rue Gaultier-de-Bauzat, CLERMONT-FERRAND

## Le choléra à terme

### LE PARLEMENT AU TRAVAIL

Voici M. Poincaré à l'ouvrage. Non seulement il travaille, mais il fait travailler les autres. Les parlementaires qui avaient à leur passif une demi-douzaine de ministères assassinés par eux et rien de très précis à leur actif — impôts exceptés — semblent pris tout à coup d'une ardeur inattendue. Le chariot mérovingien de la démocratie subitement arraché de son ornière, frise l'excès de vitesse. Boissons, transports, chiffre d'affaires, transmissions de titres, droits de succession, fouette cocher! tout y passe en une après-midi. Total: onze milliards d'impôts pour le contribuable plus quarante-cinq mille francs par tête de député. Ces quarante-cinq mille sont le morceau de sucre, que le maître d'école Poincaré donne à ses petits élèves pour les récompenser de leur sagesse en classe. Sur quoi, après une visite instructive à Versailles il les met en vacances pour travailler en paix pour son compte.

Quoi! disent les libéraux. Vous le prenez sur ce ton! Sans doute, les projets de M. Poincaré ne sont pas parfaits. Ils ont du mauvais et du bon. Si M. Blum avait aggravé de la

échappe. Il ne se rendra pas compte qu'il doit un bien aussi précieux à la vigilance du Président du Conseil. Mais il se rendra fort bien compte du chiffre énorme de ses impôts. Comme en 1924, les cartellistes en rejeteront l'impopularité sur les modérés et triompheront aux élections de 1928 sans que M. Poincaré fasse un geste pour les empêcher. Ils ruineront de nouveau la France, on rappellera de nouveau M. Poincaré et ce jeu pourrait continuer longtemps si les forces nationales ne s'usaient à chaque semaine de ce régime. L'homme du monde le moins curieux, devant la répétition quasi mathématique de ces phénomènes, éprouverait-il le besoin d'en chercher la cause. Pourquoi les recettes de M. Poincaré réussissent-elles et pourquoi à point nommé cède-t-il la place aux démagogues? Oh! cela n'a rien de sorcier: mettez là-dessus le Huron de Voltaire, si subtil à dénoncer les fautes de l'Ancien Régime et il aura vite mis le doigt sur le fort et le faible de notre premier ministre. M. Poincaré a fait voter ses impôts en deux temps: avant le vote, il retire aux députés le droit d'amendement, après le vote, il les envoie en vacances. Ajoutons que s'il leur avait retiré aussi le droit d'intervention, cela nous aurait épargné pas mal de paroles oiseuses, voire d'insanités communistes et la besogne aurait été plus tôt faite encore. Voilà néanmoins la raison de son rapide succès. Et les causes de sa chute, chute fatale et plus proche qu'on ne pense? Mais, dès que les Chambres seront rentrées, tout sera à MAJORITE à la Chambre, voudront recommencer! Les cartellistes EN de nouveau « toutes les places », si la situation s'est améliorée, et ce sera un nouveau Onze Mai. Monsieur Poincaré fait penser à un malade atteint du

## UNE PHRASE VRAIE

Henri Pourrat dans ses « Jardins Sauvages »<sup>(1)</sup> cite plusieurs lettres de Jean Angé, le très bel écrivain auvergnat tué à l'ennemi. On peut lire à la page 115, celle-ci: «... mais ce que je suis devenu chauvin, jusqu'à pas ne supporter d'autre lecture que celle de « L'Action Française » que l'on reçoit à l'Institut... C'est le seul journal vivant. On voit mieux ça de loin. Dans des trucs comme « Le Temps » je cherché en vain la France.»

Oui, nous cherchons en vain la France dans des « trucs » comme « Le Temps », « L'Echo de Paris », « Le Petit Parisien », « Le Matin » et « Le Journal », qui par amour pour la République — disons plutôt par intérêt — n'ont pas soufflé mot des rassemblements royalistes de Strasbourg, de Nîmes, et des Herbiers.

Aujourd'hui plus que jamais on ne trouve la France que dans « L'Action Française ».

(1) Les Jardins Sauvages, 1 vol. Editions de la N. R. F.

tablit la confiance et sauve tous ces gens-là de l'émeute déjà menaçante. Herriot un jour de plus au pouvoir, c'était la révolution, mais la bonne, la révolution réactionnaire! Les manifestants qui acclamaient Poincaré ont peut-être, et à leur insu, sauvé la République. Mais ce n'est qu'un répit. Maurras aime à le répéter, la bête Démocratie, comme le monstre stupide Catoblépas, se ronge elle-même sans s'en apercevoir. Que Poincaré échoue ou que le Cartelle remplace — et fatalement il le remplacera tôt ou tard — et la folie républicaine tuera la République! L'« Action Française » est prête. En un mois elle a levé dans

de travailleurs étrangers. Nous devons savoir les préparer. Ils peuvent sur nous deux millions d'agitateurs.» Et la plupart le sont déjà. Qu'ont-ils à perdre dans la bagarre? Cette redoutable invasion ne peut que s'accroître. N'y a-t-il pas, dans le seul département du Gers, 50.000 hectares de bonne terre en friche? La bourgeoisie et l'enseignement d'Etat se sont appliqués de toutes manières à déconsidérer le travail manuel, surtout agricole. Conduire son auto et gambiller des nuits entières, cela seulement est une occupation digne de nos fils à maman garçonnette et des

de réimprimer leur stock d'avant guerre. On en connaît, au reste, l'objet ordinaire: apologie des Hohenzollern; Dieu a choisi le peuple allemand pour conduire le monde; l'Allemagne au-dessus de tout. Ils célèbrent, dans un concert de bonhomie, les vertus de Guillaume II le Pacifiste, que des ennemis « avides de vengeance » ont obligé de faire la guerre: « Ce fut comme en 1813 ». Même le manuel historique de Neubauer (Oberprima), qui affiche quelque indépendance dans la préface, et d'autres semblables rejettent sur autrui les responsabilités de 1914. Ils les reportent audacieusement sur « la haine féroce de la France » et « l'esprit d'épicier froidement calculateur de l'Angleterre ». Si, d'autre part, l'Allemagne a « demandé » le passage à travers la Belgique, c'est que l'attitude politique de ce pays était « très suspecte ». Et H. Jænicke ajoute que les Français ont violé le territoire de l'Alsace avant la déclaration de guerre.

Il en faut convenir, les Boches peuvent croire qu'ils ne mentent pas tout à fait. Ils peuvent soutenir, en effet, qu'ils ne sont pas les seuls responsables de l'épouvantable cataclysme. Les peuples qui veulent vivre ont le devoir de résister. S'il n'y avait pas eu tant de « pacifistes » en France, si la démocratie — de tous les temps — n'avait point une incoercible propension à consacrer les ressources de la défense nationale aux jeux électoraux et autres, la lazarie n'eût pas osé engager son pays dans cette tragique aventure. Il est vrai que son gouvernement n'était peut-être pas étranger à l'extension de la propagande dite pacifiste et à l'aggravation de la démocratie chez nous.

A défaut d'un organe de direction, si le sentiment national avait encore quelque vitalité, on verrait sans doute les mères, les veuves, les sœurs, les filles de soldats tués à la guerre venir cueillir les deux imbéciles pédantes bochophiles dans leur chaire, et les fesser congrûment devant leurs élé-

chef des pompiers de Bansat de venir dîner à Saint-Cirgues le dimanche d'après avec tous ses hommes.

Le chef, qu'il était lieutenant soûdisant, fait tout de suite passer le tambour pour annoncer la fière nouvelle à tout son monde:

« Tous les ceusses qui font partie de la compagnie des pompiers de Bansat sont invités par M. Bony, député, à aller dîner à St-Cirgues dimanche prochain. On partira à 9 heures. Ceusses qui ont des voitures doivent se faire un plaisir d'emmener ceusses qui en ont pas. » Plan! plan! rataplan, plan!

A neuf heures précises tous les pompiers étaient sur la place avec six voitures. Quelques-uns des plus gourmands n'avaient rien mangé le samedi pour faire un peu de place au dîner de St-Cirgues. Les voilà partis en chantant la Internationale à plein gosier, et astiqués à fond. On voyait briller les boutons comme des yeux de chat la nuit.

En passant à Issoire, le loustique qui avait fait la farce les regardait derrière les carreaux d'un café avec deux ou trois camarades. Vous parlez s'ils riaient à se faire peter la peau du ventre!...

Ils arrivèrent à St-Cirgues en faisant un potin de tous les diables. Ils chantaient, ils claironnaient, et surtout ils criaient: Vive Bony! Une bonne vieille crut entendre: « Le feu est chez Bony », et courut ventre à terre vers le château avec une casserole pleine d'eau à la main.

Bony venait que de se lever; il fumait un cigare en bras de chemise dans sa cour. Il voit tout ce monde descendre de voiture et tous les pompiers viennent tête nue lui serrer la main. Bony ouvre ses yeux grands comme les lucarnes de son château, et a l'air tout baba. — Je vous remercie, mes amis, d'avoir voté pour moi et d'être venus en passant me dire bonjour, qu'il dit; mais je veux pas vous laisser repartir sans trinquer. Il envoie chercher quelques bouteilles de vin vieux: on choquo les verres, et on visite les vignes du seigneur de Saint-Cirgues et

après-midi. Total : onze milliards d'impôts pour le contribuable plus quarante-cinq mille francs par tête de député. Ces quarante-cinq mille sont le morceau de sucre, que le maître d'école Poincaré donne à ses petits élèves pour les récompenser de leur sagesse en classe. Sur quoi, après une visite instructive à Versailles il les met en vacances pour travailler en paix pour son compte.

Quoi ! disent les libéraux. Vous le prenez sur ce ton ! Sans doute, les projets de M. Poincaré ne sont pas parfaits. Ils ont du mauvais et du bon. Si M. Blum avait aggravé de la sorte les droits sur les héritages, quel les lamentations ! Si M. Herriot avait ainsi grevé le contribuable et gâvé le député, quelles protestations ! Mais ce que n'aurait fait ni Blum, ni Herriot c'est de constituer une caisse d'amortissement autonome, hors de l'atteinte des parlementaires et protégée par une loi constitutionnelle. M. Coty, directeur du « Figaro », qui a lancé l'idée de cette caisse ne peut souhaiter plus haute garantie. Il faut d'ailleurs se rendre compte de l'état des finances quand M. Poincaré a pris le pouvoir. Un jour de Cartel de plus et c'était la banqueroute. Monzie l'a avoué : la caisse était vide. Les projets de M. Poincaré, pour durs et imparfaits qu'ils soient permettent de la remplir. Serait-il ministre du Roi qu'il lui faudrait encore prendre des mesures désagréables et impopulaires pour réparer deux années de gabegie cartel-

Oui, mais précisément il nous manque le Roi. Ou plutôt, au lieu d'un Roi nous en avons neuf cents dont l'intérêt est directement opposé à toute mesure restrictive, à toute économie. Ils ont voté les projets Poincaré, ils les ont votés à toute hâte, d'une haleine, parce qu'ils avaient peur de la banqueroute et que les pierres commençaient à voler dans la buvette du Palais-Bourbon. Mais à la rentrée, mais demain, que feront-ils ? Le vice secret des projets financiers du gouvernement tient moins à leur nature propre qu'à l'essence du régime républicain. Il est dans la destinée de M. Poincaré, homme de gauche, on l'a montré ici-même, de voir le mal, d'y pallier et de détruire de ses mains le fruit de mois ou d'années d'efforts. Ses projets donneront à la France quelques jours ou quelques mois de répit, mais nous pouvons dès maintenant prédire avec certitude ce qu'il va en advenir avant peut-être même la fin de cette année 1926.

## II RETOUR DES CHOSES

Car on oublie que M. Poincaré n'est pas le seul acteur du drame. Il y a aussi les trois cents cartellistes de la Chambre. Supposez que M. Poincaré nous tire de cette impasse. Croyez-vous que le public lui en sera reconnaissant ? Le Français trouvera toujours naturel qu'un fonctionnaire touche ses appointements et un rentier ses rentes au jour voulu. Comme le faisait remarquer Bainville c'est pour lui un phénomène aussi régulier que le lever du soleil. L'idée de la banqueroute lui

répétition quasi mathématique de ces phénomènes, éprouverait-il le besoin d'en chercher la cause. Pourquoi les recettes de M. Poincaré réussissent-elles et pourquoi à point nommé cède-t-il la place aux démagogues ? Oh ! cela n'a rien de sorcier : mettez là-dessus le Huron de Voltaire, si subtil à dénoncer les fautes de l'Ancien Régime et il aura vite mis le doigt sur le fort et le faible de notre premier ministre. M. Poincaré a fait voter ses impôts en deux temps : avant le vote, il retire aux députés le droit d'amendement, après le vote, il les envoie en vacances. Ajoutons que s'il leur avait retiré aussi le droit d'intervention, cela nous aurait épargné pas mal de paroles oiseuses, voire d'insanités communistes et la besogne aurait été plus tôt faite encore. Voilà néanmoins la raison de son rapide succès. Et les causes de sa chute, chute fatale et plus proche qu'on ne pense ? Mais, dès que les Chambres seront rentrées, tout sera à MAJORITE à la Chambre, voudront recommencer ! Les cartellistes EN de nouveau « toutes les places », si la situation s'est améliorée, et ce sera un nouveau Onze Mai. Monsieur Poincaré fait penser à un malade atteint du choléra qui connaîtrait un remède à son mal et ne voudrait guérir que temporairement : « Six semaines de guérison me suffisent, après quoi je retourne à mon choléra ». Folie ! direz-vous. C'est la folie de la nation française et de son Président du Conseil. On voit le mal, on le nomme : c'est le parlementarisme. La première mesure à prendre : suppression du Parlement. Au début de cette session, le nouveau Président de la Chambre, M. Raoul Péret a eu un geste symbolique. Cela a été son premier geste. Devant les clameurs de l'extrême-gauche, il a fait mine de se couvrir ! Oh ! qu'il se couvre, qu'il se couvre une fois pour toutes et qu'on ferme la ménagerie ! Si les ministres de Louis XIV, à chaque proposition du souverain, avaient commencé par faire claquer leurs pupitres en poussant des cris d'animaux, quel scandale et quelle risée dans les manuels laïques ! Ce sont cependant les méthodes de travail du parlement français. Au fond la suppression de ce parlement serait la seule manière d'échapper à ce retour des choses, à cette suite fatale et logique d'événements que nous venons de décrire et qui s'est déjà produite en 1912 et en 1924. Cela sauverait non seulement les projets Poincaré, mais le régime républicain qui s'effondre de toutes parts.

## III L'AGONIE DU REGIME

Maintenant, si les libéraux comptent sur leur grand homme pour accomplir une réforme de cette taille, ils sont loin du compte. M. Poincaré est républicain parlementaire jusqu'à la moëlle des os. Ils le savent, les « bons républicains » de l'« Ere Nouvelle » et du « Quotidien ». Ils n'ont protesté que pour la forme contre le retour au pouvoir du vaincu du Onze Mai. Ils savent bien que M. Poincaré sauve la mise à tous les profiteurs du régime. Avec des mesures un peu rudes, il ré-

« trucs » comme « Le Temps », « L'Echo de Paris », « Le Petit Parisien », « Le Matin » et « Le Journal », qui par amour pour la République — disons plutôt par intérêt — n'ont pas soufflé mot des rassemblements royalistes de Strasbourg, de Nîmes, et des Herbiers. Aujourd'hui plus que jamais on ne trouve la France que dans « L'Action Française ».

(1) Les Jardins Sauvages, 1 vol. Editions de la N. R. F.

tablit la confiance et sauve tous ces

Herriot un jour de plus au pouvoir, c'était la révolution, mais la bonne, la révolution réactionnaire ! Les manifestants qui acclamaient Poincaré ont peut-être, et à leur insu, sauvé la République. Mais ce n'est qu'un répit. Maurras aime à le répéter, la bête Démocratie, comme le monstre stupide Catoblépas, se ronge elle-même sans s'en apercevoir. Que Poincaré échoue ou que le Cartelle remplace — et fatalement il le remplacera tôt ou tard — et la folie républicaine tuera la République ! L'« Action Française » est prête. En un mois elle a levé dans d'immenses rassemblements cent mille paysans d'Alsace, de Languedoc et de Vendée. A Paris même, le 9 mai, jour de la Sainte-Jeanne-d'Arc, elle a balayé toutes les forces de police du gouvernement républicain (et Dieu sait s'il y en avait !) Le public a donné de tels signes de mécontentements ces semaines dernières qu'il applaudira à tous les coups de force. Les maîtres de demain seront les royalistes ou les communistes, et si les patriotes pendant ces dernières semaines de l'agonie du régime donnent un coup d'épaule à l'« Action Française », eh bien ! ce seront les royalistes !

ORMUZ.

## EN BREF...

### L'INVASION

D'après une statistique officielle — et par conséquent plutôt optimiste — de 1925, la population de la France comprenait 14 pour 100 d'étrangers, soit plus de 3 millions, dont 800.000 Italiens, 470.000 Espagnols, autant de Belges, 310.000 Polonais, 146.000 Suisses, 65.000 Allemands, etc. Paris seulement en compte 660.000.

Dans le département de l'Isère, il y a 525.000 Français et 270.000 étrangers.

C'est de la main-d'œuvre. Dans le Nord et le Pas-de-Calais, les polonais forment le tiers du personnel des mines. Le rapport du Ministère de l'Intérieur en conclut : « Notre restauration houillère eût été impossible sans leur intervention ».

Oui. Mais voici l'autre aspect. Le bolchévick Zinovief disait tout récemment : « Il y a en France deux mil-

lions de travailleurs étrangers. Nous venons de travailler pour nous deux millions d'agitateurs. »

Et la plupart le sont déjà. Qu'ont-ils à perdre dans la bagarre ?

Cette redoutable invasion ne peut que s'accroître. N'y a-t-il pas, dans le seul département du Gers, 50.000 hectares de bonne terre en friche ?

La bourgeoisie et l'enseignement d'Etat se sont appliqués de toutes manières à déconsidérer le travail manuel, surtout agricole. Conduire son auto et gambiller des nuits entières, cela seulement est une occupation digne de nos fils à maman garçonnette et des greluchons de nos barbonnes. On ne saurait s'étonner que la masse n'envisage point d'autre idéal. Il est facile à comprendre et à suivre par le plus abruti des électeurs conscients et organisés.

Dans tel village du Var, c'est devenu une honte de travailler. Les filles portent des bas de soie et des souliers à hauts talons, les garçons sont au courant de la dernière danse nègre. Pour le surplus ils sont presque aussi ignares qu'un bachelier.

La démocratie, inéluctablement, fait surgir ce phénomène léthifère que le démographe Arsène Dumont a nommé la capillarité sociale. C'est l'ambition de chacun de ne pas se tenir à sa place, de ne plus être ce qu'on est. Or le parasitisme est à la portée de tous. L'autorité corrompue, la richesse sans devoir ont dissous l'obéissance, brisé la continuité, dissocié la solidarité.

Les manucures se multiplient. Et les professeurs de danse. Les Français ne veulent plus être que pensionnés, rentiers, politiciens, danseurs mondains et littérateurs. La France meurt de démocratie généralisée.

### PARALLELE

De l'excellente revue protestante la Vie nouvelle :

« En France :

« Dans un grand lycée parisien de jeunes filles, une maîtresse arrache du Syllabaire Langlois la dernière page, ou 88<sup>e</sup> leçon, commençant par ces mots : « Souvenez-vous, petits Français que c'est l'Allemagne qui a attaqué la France, etc. » ; et, de surcroît, la directrice prend fait et cause pour cette mutilation.

« En Allemagne :

« Les manuels d'histoire et de lectures historiques restent les mêmes. La plupart des auteurs se contentent

ce pays était « très suspect ». Et H. Jænicke ajoute que les Français ont violé le territoire de l'Alsace avant la déclaration de guerre ».

Il en faut convenir, les Boches peuvent croire qu'ils ne mentent pas tout à fait. Ils peuvent soutenir, en effet, qu'ils ne sont pas les seuls responsables de l'épouvantable cataclysme. Les peuples qui veulent vivre ont le devoir de résister. S'il n'y avait pas eu tant de « pacifistes » en France, si la démocratie — de tous les temps — n'avait point une incoercible propension à consacrer les ressources de la défense nationale aux jeux électoraux et autres, le Kaiser n'eût pas osé engager son pays dans cette tragique aventure. Il est vrai que son gouvernement n'était peut-être pas étranger à l'extension de la propagande dite pacifiste et à l'aggravation de la démocratie chez nous.

A défaut d'un organe de direction, si le sentiment national avait encore quelque vitalité, on verrait sans doute les mères, les veuves, les sœurs, les filles de soldats tués à la guerre venir cueillir les deux imbéciles pédants bochophiles dans leur chaire, et les fesser congrûment devant leurs élèves. Ce serait d'un haut enseignement, — sinon pacifiste et universitaire du moins pacificateur et universel.

Georges DEHERME.

## Les Idées du Père Touéinou

Monsieur le Directeur,

Le mauvais moment est passé : les moissons sont finies. Le temps les a menées rondement et sans une goutte de pluie. Baste qu'il s'en est bien égrené quelque peu ; mais ça fait rien. Si on a bien travaillé, on est bien récompensé quand on voit les beaux pignons éparpillés à travers champs.

Hier on fêtait la reboute : on a mangé un jambon, une vieille poule et on s'est pas épargné le vin. Sur la fin du repas on a godaillé un moment et chacun racontait sa petite histoire. Le Damian de chez le Poulard nous en a dit une belle qui nous a fait crever de rire et qu'elle est aussi vraie que je m'appelle Touéinou. C'était du temps où le fameux Bony s'était fait porter député, je crois même qu'au jour d'aujourd'hui il est sorti sénateur, c'est-à-dire pas quelque chose de bien plus reluisant.

Tous les pompiers des alentours d'Issoire avaient voté pour cet indigot. Mais les plus enragés c'étaient ceux de Bansat qui étaient allés à la mairie le bulletin ouvert et en criant : — A bas la calotte !... Un farceur qui les avait vus si chauds imbéciles, se dit : — Faut refroidir un peu ça ! Après tout des pompiers c'est que des pompiers ; il faut pas qu'ils soyent plus républicains que le roi ! Arrivé chez lui à Issoire, il prend une grande feuille de papier à lettre et fait comme si c'était Bony qui aurait écrit au

astiqué à l'ord. On voyait dans les boules comme des yeux de chat la nuit.

En passant à Issoire, le loustique qui avait fait la farce les regardait derrière les carreaux d'un café avec deux ou trois camarades. Vous parlez s'ils riaient à se faire peler la peau du ventre !...

Ils arrivèrent à St-Cirgues en faisant un potin de tous les diables. Ils chantaient, ils claironnaient, et surtout ils criaient : Vive Bony ! Une bonne vieille crut entendre : « Le feu est chez Bony », et courut ventre à terre vers le château avec une casserole pleine d'eau à la main.

Bony venait que de se lever ; il fumait un cigare en bras de chemise dans sa cour. Il voit tout ce monde descendre de voiture et tous les pompiers viennent tête nue lui serrer la main. Bony ouvre ses yeux grands comme les lucarnes de son château, et a l'air tout baba. — Je vous remercie, mes amis, d'avoir voté pour moi et d'être venus en passant me dire bonjour, qu'il dit ; mais je veux pas vous laisser repartir sans trinquer. Il envoie chercher quelques bouteilles de vin vieux : on choque les verres, et on visite les vignes du seigneur de Saint-Cirgues et Bony leur dit : « Au revoir et vive la République !... »

Pas un mot du dîner ! Les pompiers se regardent. Le plus fin dit aux autres qu'on a dû se tromper de dimanche ; le lieutenant aura mal lu la lettre d'invitation.

Ils remontent en voiture tout peauds et repassent à Issoire, tant que les chevaux pouvaient courir. Ils n'osèrent pas y dîner de peur que ça se sache et arrivèrent sur les deux heures, dans une auberge toute seule sur la route, à une petite demi-lieue de Bausat. Ils crevaient de faim et voulurent casse la croûte ; mais voilà que l'aubergiste n'avait pas de pain pour 35 pompiers. Il envoie son gamin en chercher chez le boulanger de Bansat et c'est ce petit bougre qui a vendu la mèche — « Bonjour, je viens chercher dix livres de pain pour les pompiers qui reviennent de St-Cirgues. Ils ont une faim de loup ». Vous pouvez penser que le boulanger garda pas ça pour lui et que le même soir ça n'avait fait qu'un bruit dans le village. On en rit encore malgré que ça se soit passé il y a déjà pas mal d'années. Il y a de quoi !

TOUEINO.

?

Combien d'Abonnés  
avez-vous fait ce mois  
ci à notre Journal

?

# Le Soleil d'Auvergne littéraire

Nos romans

## Au Pays des Moulins à Papier

par JEAN du GOURG de GARET

Il n'y a plus guère de grosses truites. Cependant nous avons rapporté bon nombre de belles pièces. Quant aux moyennes et aux petites, je les ai mises moi-même dans le réservoir.

11 juin. — Comme toutes les semaines, j'ai été voir voir Madame Lefier. Elle était en verve aujourd'hui et m'a tenu quelques propos sur l'ancien temps qu'il me faut noter.

Il y a un contraste frappant entre la bonne humeur de cette pauvre femme et sa pénible situation. Voici deux ans déjà qu'elle a dû s'aliter complètement. Elle boitait depuis son enfance à la suite de convulsions, mais rare avec des quintes, mais peu après la mort de son vieux mari, les rhumatismes se sont emparés d'elle, et à cinquante ans à peine la voici complètement paralysée... Ce qui ne l'empêche nullement de rire et de plaisanter. M'a-t-elle assez taquinée sur mon futur voisin !

— Et si en remuant tout là-haut il allait trouver le trésor ! s'est-elle écriée. La rivière s'en va au fleuve. Si vous êtes riche, vous avez toutes les chances de le devenir encore plus.

— Le trésor ? Depuis longtemps je n'en avais pas entendu parler. Il remontait au temps de la Révolution, n'est-ce pas ?

— Mais oui. C'était une caisse, une grande caisse. On l'avait enterrée en face du pigeonnier. J'ai vu la lettre qui expliquait tout ce qu'elle contenait, des couverts, de la vaisselle des Flambeaux, tout en argent. Et des bijoux, des médailles, de la monnaie, que sais-je ! Quand on a fouillé l'endroit, plus rien !

Je dois dire que Madame Lefier est elle-même une descendante éloignée des anciens seigneurs de Nuoara. Et Noblesse oblige. Ses parents, de pauvres papetiers comme les autres, lui ont donné une meilleure éducation, et elle a été pensionnaire quelques temps — comme maman d'ailleurs — dans l'Institution de jeunes filles du temps, à Longueval.

Mais elle me contait l'histoire : — Il n'a pas été perdu pour tout le monde, le trésor ! L'intendant du seigneur, dont les affaires allaient mal, avait tout d'un coup

de ce menuisier qui s'était gelé les pieds en couchant sur le pont cet hiver ! En voulant les lui réchauffer, au moyen de briques de plus en plus chaudes, on les lui brûla, et il en eut pour des mois à guérir. Un si habile ouvrier ! Mais sait-on ce qui a pu provoquer un vice désormais incurable ?

Avec cinq enfants, sa sœur, qui a épousé un pauvre journalier, est vraiment digne d'intérêt. Je ne peux guère l'aider matériellement, mais je m'occupe des enfants, je l'encourage, je lui demande d'envoyer l'aînée pour aider Perrine. Perrine prétend qu'elle l'embarrasse plus qu'elle ne lui est utile, mais je n'en crois rien, car elle sait bien lui faire desherber des plates-bandes ou ramasser des pissenlits pour les lapins ! Et cela me permet de la rétribuer largement, en argent et en nature.

Nous vivons à si peu de frais ici. Pour la toilette, il suffit d'avoir des vêtements confortables et chauds, et l'on a toujours l'air vêtu comme de grandes dames à côté des vieilles hardes que revêtent en semaine papetières et paysannes : leur coquet bonnet rond, il est vrai, donne quand même propreté, dignité et élégance à leur aspect. Nous tricotons chandails sur chandails ; tricotons chandails sur chandails ; j'obtiens que l'on travaille aussi pour mes protégés. Cette occupation machinale est ma préférée quand nous sommes ensemble, maman et moi, pour causer. Mais, le plus souvent, nous lisons. Rose m'envoie les livres que je lui demande ou qu'elle pense devoir m'intéresser. C'est ainsi qu'elle quand elle vient ici, prétend-elle. A Paris, elle est très occupée, et n'a guère le temps de lire.

... Je tache ainsi de rester en contact avec la vie civilisée, la vraie, celle de l'esprit...

Je remonte par la grande route. De loin, Noratel est un fouillis d'arbres foisonnants, mais nettement délimité, dans une sorte de losange, ou peut-être de caravelle un jour immobilisée en ces lieux ! On en distingue fort bien la proue et la poupe.

Plus près, comme toujours cette courbe lente et harmonieuse comme d'une épaule saisit mon regard et m'émeut. Comme toute rose dans le couchant, qui se penche vers mystère vers notre jardin et notre mai-

## LA PIERRE FADE

Conte d'Auvergne

Le dolmen qu'on trouve sur les bords du Sioulet, au pays de Combrailles, offre un type remarquable d'architecture préhistorique. Vers la pointe d'une falaise, dominant la tortueuse vallée, il creuse, au flanc du sol boursu, une plaie de ténèbres. Si on l'abrite par les crêtes, son toit, tapi dans les hautes bruyères ne se distingue pas des blocs environnants. Mais, col-tournez la masse rocheuse, et descendez au seuil : vous êtes saisi par la fruste puissance de l'édifice. Une mécanique déjà savante guida l'effort des constructeurs. Cinq dalles dressées forment une paroi en hémicycle : chacune s'appuie à sa voisine — la tranchée de l'une portant contre le plat de l'autre ; une sixième dalle, énorme, les recouvre, et maintient l'heroïque assemblage comme on équilibre un château de cartes.

On accède à l'intérieur par une basse ouverture. De cette baie, orientée à l'est, la vallée se dévoile, pli à pli. Suggestif, certes, et hautement énigmatique, le système de couloirs qu'on aperçoit de ce point seul — ce confluent de sentiers et de torrents enfonçant des doigts pâles, des ongles de métal, dans la toison fauve des bois ! Ces bois — des taillis sans fin — forment un couvert impénétrable ; là-dessous vivent des fleurs étranges, des herbes de magie, des bêtes furtives, et toute la flore livide des champignons. Le dolmen veille sur ces rampements, visage d'ombre sous la capuche de basalte. Autel, sépulture, monument sacré ? Poste de guet, signal d'assemblée pour un peuple de prophètes ? Tout cela, sans doute ; et par surcroît, lieu d'incantations et de sorcèlages, pôle d'attractions occultes. Prenez-vous de sabbat, douze à onze.

Comme on peut s'y attendre, l'endroit est fameux dans la contrée. Maintes légendes, telle une ronde grimaçante, entourent le mégalithe. On l'appelle « la Pierre Fade » (la pierre fée) et un dicton s'y attache :

A la peira deu lulis  
Attrapo mau que mau fit. (1)  
Je ne doute point, pour ma part, qu'un sûr instinct ait inspiré le mythe populaire. Voici du moins une histoire vraie, une histoire historique, et de date récente. D'aucuns y verront, tout uniment le « fait-divers » : une tragédie en deux actes, dont les détails se répondent curieusement. Tel autre y discernera quelques aspects de la vie coutumière des temps passés, de nous et de

ment. Malgré ses apparences chétives, les femmes lui trouvaient bon air, avec ses yeux bleus et sa courte moustache. Elles enviaient la Catherine, qu'il avait épousée d'amour...

A la même époque, on parlait beaucoup dans toute la région, d'une manière de bandit, nommé Pierre Lassagne. Il avait commencé par figurer un bohème rustique, un de ces déclassés que les cultivateurs désignent avec mépris : chasseur, et coureur de caboulots. Héritier d'un assez rond patrimoine, il trouva « la terre trop basse ». Il préférait, dès l'aube, se poster à la passée des lièvres, aller au bourg vendre sa chasse, et boire, le reste du jour, avec des gouapes de son espèce. De tels goûts ne s'accroissent guère à la vie conjugale. Lassagne était resté garçon. Peu à peu, avec l'oisiveté, l'ignorance, les besoins d'argent — ses délits ne s'étaient plus bornés au braconnage. Bâti en colosse, grand trousseur de jupes, grand détousseur d'écus, il exerçait une terreur dans le pays. Partout, à la faveur de l'effroi qu'il inspirait, il trouvait le couvert mis, et la bourse ouverte ; sous couleur d'emprunt, il rançonnait le villageois.

Mal en prenait aux récalcitrants ! Lassagne ne se faisait aucun scrupule d'assommer un chrétien. Il ne comptait plus ses condamnations pour « coups et blessures ». Mais bien qu'on le sût, à n'en point douter, coupable d'assassinats, jamais une dénonciation ne l'avait conduit en Cour d'Assises. Pareille impunité n'est point rare, dans nos montagnes. Par principe, les paysans n'aiment pas mêler la justice à leurs affaires. Telle mort étrange, tel crime soupçonné, font chuchoter, de porte à porte ; mais, à l'en-

ches sont closes. On craint trop les représailles si l'accusé s'en tire, ou s'il revient au pays, ayant purgé sa peine.

Cette année-là, un jour d'été, Lassagne fut conduit, par le hasard de ses vagabondages, au moulin de Chantagris. Il avait chaud, il avait soif, il avait faim. Sans façon, il entra au logis, où la jeune femme se trouvait seule, préparant le repas de midi ; son poupon dormait, bien ligoté dans le berceau de bois. Elle reconnut le mal-faiteur qu'on lui avait montré dans les foires. Celui-ci, assez galement, demandait s'il pourrait déjeuner au moulin. La Catherine, moitié politesse, moitié peur, n'osa refuser : « Oh bien, Monsieur Lassagne, vous ferez pas

plorait du regard. Il haussa les épaules : « Allons femme, mets une assiette de plus. Je descends à la cave ».

La Catherine s'activa, jeta une bourse dans le feu, détacha une saucisse de la rangée qui pendait à une poutre. Lassagne, se carrant sur un coffre, dans l'âtre, paraissait fort à l'aise ; il plaisantait haut, taquinait la jeune femme. Ses longues jambes étendues, son large buste affalé dans le veston de chasse, il s'abandonnait aux charmes de l'heure et du gîte.

La salle, entre ses murs de terre, recelait une ombre fraîche où mor-daient seulement deux dents de lumière, l'une au seuil de la porte ouverte, l'autre sur la table épaisse qui joignait la fenêtre. De jaunes flammes, dans la cheminée, enrubannaient le laudier et la marmite, s'effiloçaient contre le paroi guillochée de suie. Des mouches, partout, croisaient leur va-et-vient ; elles assaillaient, sur la table, une fiache de lait, et s'effarfaient, vrombissantes, si la Catherine disposait des assiettes où déplaçait un pot. Dehors, le soleil pesait sur les pavés froids ; l'air s'échauffait. Une chienne, étendue sur le flanc, le dos au mur, cuisait sa torpeur ; par instants, elle soulevait la tête, inquiète de quelque bruit, tracassée par une puce. Des poules, autour d'elle, se trémoussaient, piquant des coups de bec dans le sable brûlant.

Le meunier remonta de la cave, une bouteille à chaque main. Son petit domestique était entré, et silencieux, intrigué, s'était assis en face de Lassagne. Les mains à plat sur les genoux, il attendait qu'on se mit à table : car il ne convient pas à un homme, fut-il un jeune garçon à gages, d'aider aux soins du repas. Quand on annonça la soupe, il s'installa avec son maître et l'étranger, tandis que la Catherine se tenait debout, prête au service.

Lassagne, d'abord, fit voir qu'il avait de l'usage. Il marquait, à chaque plat, une satisfaction, se récriait sur l'excellence de la cuisine, devisait politique, contait des histoires de chasse. Mais il but à l'excès. Quand on fut au fromage, ses propos devinrent pâteux, de méchantes lueurs passèrent dans ses prunelles. Il s'intéressait, plus qu'il n'eût convenu, aux gestes de son hôtesse qui le frôlait, quand elle se penchait sur la table. Au café, celle-ci poussa un petit cri, et une gifle cingla la face de Lassagne : le drôle s'était octroyé une surnoise privauté.

Livide, le meunier se leva ; et, comme la Catherine se dégageait, Lassagne reçut au front une bouteille qui l'aveugla de vin et de sang. Il chancela, puis surgit, contourna la table, bloqua le meunier contre le mur. Ce fut une lutte haineuse, abrutie, et

ton — un garçon privé d'esprit, fils naturel qu'il avait reconnu et que des voisins élevèrent.

Quinze années passèrent. Au moulin de Chantagris, la famille s'était accrue. Etienne, la fille aînée — celle qui avait assisté, marmot em-maillotté et criard, à la scène de la rixe — devenait une agréable jeune-fille. Elle avait, de son père, le visage mince, les yeux pâles, les cheveux châtains et bouclés ; et, comme on dit là-bas, elle « tenait des roses sur ses joues ».

Ce jour d'août était un lendemain de fête. On avait, à l'église de Condat, célébré l'Assomption. Solennité notable pour tous, inoubliable pour Etienne. Aux pieuses effusions du matin s'étaient mêlés, le soir, des émois nouveaux pour la jeune fille. Un bal s'était organisé chez Roussel, et « la Tienne-tte » avait connu ses premiers succès de femme. Sans vergogne, le fils Michon l'avait accaparée ; il l'avait invitée à toutes les danses, s'était ruiné en galantes offrandes : bouteilles de limonade, sucreries gagnées à une loterie foraine, petites poires vertes achetées à la marchande qui se tient devant l'église... Au souvenir de ces largesses, Etienne s'attendrissait : en elle montait une immense joie, où se mêlait un besoin de larmes. Il n'était pas faraud, le fils Michon ; les dégour-dies, même, se gaussaient de lui ! Mais, pour Etienne, il se parait de mille attraits. Au fait, c'était un garçon sérieux, dont on pouvait s'éprendre pour le bon motif...

Mais il n'était plus question, pour lors, de valses et de sucres de pomme. Comme il pesait lourdement, ce lendemain de liesse ! La Tienne-tte avait eu peine à se lever, courbaturée un peu, agacé par les criaileries de sa mère. Et puis, le temps était à l'orage : cela se sentait dans les nerfs, sans qu'il fût nécessaire d'observer le ciel trop net, la terre trop mouillée de rosée.

La matinée, tout de même, passa vite, occupée par des besognes variées. Il avait fallu débarbouiller les petits — soin qui incombait à l'aînée : quelques taloches, distribuées sur des joues rebondies, soulagèrent la jeune fille... Ensuite, autre diversion, elle avait porté la soupe aux moissonneurs. Pour finir, elle conduisit les bêtes aux prés bordant la rivière. Là elle goûta de fraîche heure, à l'ombre, seule avec ses songeries. Quand le soleil devint torride, elle s'accorda la douceur d'un bain. Retroussant ses jupes, elle livrait aux flots glacés ses pieds meurtris par la danse, ses jambes dont il lui plaisait de voir la galbe fin, reflète

... elle assez taquinée sur mon futur voisin !

— Et si en remuant tout là-haut il allait trouver le trésor ! s'est-elle écriée. La rivière s'en va au fleuve. Si vous êtes riche, vous avez toutes les chances de le devenir encore plus.

— Le trésor ? Depuis longtemps je n'en avais pas entendu parler. Il remontait au temps de la Révolution, n'est-ce pas ?

— Mais oui. C'était une caisse, une grande caisse. On l'avait enterrée en face du pigeonnier. J'ai vu la lettre qui expliquait tout ce qu'elle contenait, des couverts, de la vaisselle, des flambeaux, tout en argent. Et des bijoux des médailles, de la monnaie, que sais-je ! Quand on a fouillé l'endroit, plus rien !

Je dois dire que Madame Lefier est elle-même une descendante éloignée des anciens seigneurs de Nuara. Et Noblesse oblige. Ses parents, de pauvres papetiers comme les autres, lui ont donné une meilleure éducation, et elle a été pensionnaire quelques temps — comme maman d'ailleurs — dans l'Institution de jeunes filles du temps, à Longueval.

Mais elle me continue l'histoire :

— Il n'a pas été perdu pour tout le monde, le trésor ! L'intendant du seigneur, dont les affaires allaient mal, s'est trouvé riche tout d'un coup. Ce qui ne lui a pas profité d'ailleurs : ses enfants ont tout mangé. « Ce qui vient en trompette s'en va en tambour », comme on dit. Les descendants de ce Rago, ils vendent de l'huile, aujourd'hui. Mais on parle toujours de ce lingot d'or, gros comme un veau, qui se trouverait dans les alentours de Noratel. Plusieurs de ceux qui ont acheté des bouts de terre par là ont fait des fouilles. M. Lérigneux ne trouvera pas le trésor plus qu'un autre, et pour cause.

Nous avons parlé ensuite des incidents du village. La femme du boulanger, qui possède des prés en un lieu très pendant, est tombée d'un char en marche, poussée par une branche d'arbre. Je reconnais bien là l'impétive et un peu avaricieuse femme. Son mari travaille tout le temps à son métier : quand il a cuit le pain, il part en tournées, alors elle veut faire elle-même le travail agricole : selon son dire les journaliers sont des voleurs ; il faut être constamment sur leur dos et payer de sa personne.

Une rebouteuse est venue lui remettre en place os et nerfs. Elle n'a rien de cassé, heureusement. Pour les nombreuses ecchymoses, elle les traite à l'ancienne mode, avec des cataplasmes de verveine hachée, cette verveine sauvage que l'on appelle « herbe sacrée ».

Comme chacun ici, nous avons notre petite pharmacie de simples : la fleur de lis dans l'eau-de-vie pour les coupures, et les fleurs et plantes séchées : pensées, sureau, reine des prés, bourrache, herbe terrestre, camomille, etc.

Je suis allée ensuite chez la sœur

Nous vivons à peu de frais ici. Pour la toilette, il suffit d'avoir des vêtements confortables et chauds, et l'on a toujours l'air vêtu comme de grandes dames à côté des vieilles hardes que revêtent en semaine papetières et paysannes : leur coquet bonnet rond, il est vrai, donne quand même propreté, dignité et élégance à leur aspect. Nous tricotons chandails sur chandails ; tricotons chandails sur chandails ; j'obtiens que l'on travaille aussi pour mes protégés. Cette occupation machinale est ma préférée quand nous sommes ensemble, maman et moi, pour causer. Mais, le plus souvent, nous lisons. Rose m'envoie les livres que je lui demande ou qu'elle pense devoir m'intéresser, m'instruire. C'est aussi pour elle quand elle vient ici, prétend-elle. A Paris, elle est très occupée, et n'a guère le temps de lire.

... Je tache ainsi de rester en contact avec la vie civilisée, la vraie, celle de l'esprit...

Je remonte par la grand-route. De loin, Noratel est un fouillis d'arbres foisonnants, mais nettement délimité, dans une sorte de losange, ou peut-être de caravelle un jour immobilisée en ces lieux ! On en distingue fort bien la proue et la poupe.

Plus près, comme toujours cette courbe lente et harmonieuse comme d'une épaule saisit mon regard et m'émeut. Comme toute rose dans le couchant, qui se penche vers mystère vers notre jardin et notre maison...

12 juin. — Perrine a appris en ville, où elle est allée vendre du beurre et des œufs, que M. Lérigneux est reparti à Paris. Il a dû être rappelé subitement par des affaires pour n'être pas venu faire une visite d'adieu à maman...

Il faut qu'il voit Rose cette fois. J'ai préparé le terrain ! Je vais écrire à Rose de tâcher de le rencontrer. Elle n'aurait qu'à le faire inviter à une de leurs réceptions. Je lui raconte notre entrevue, et je lui fais entrevoir qu'il dépend d'elle...

17 juin. — Rose est très courroucée de tout ce que j'ai imaginé, dit-elle, sur son compte. Imaginé ! Mais elle a toujours été trop modeste dans son estimation d'elle-même. Elle plaint M. Lérigneux d'avoir été obligé d'écouter poliment toutes les sornettes que je lui ai racontées. Quant à ma suggestion, elle me dit qu'elle devrait peut-être la suivre pour tirer immédiatement d'erreur ce pauvre M. Lérigneux, mais qu'après tout c'est là un dévouement inutile, et que mes paroles dithyrambiques ont chance de s'être envolées aussitôt avec la première petite brise. Sa lettre est d'ailleurs plus factive, qu'ironique. Cela est un bon signe ! Il faut donc que mes propos l'aient émue...

Mais sa détermination de ne pas voir M. Lérigneux est ennuyeuse. Comment les faire se rencontrer ?

(à suivre).

... on aperçoit de ce point... la faveur de l'effroi qu'il inspirait, trouvait le couvert mis, et la bourse ouverte ; sous couleur d'emprunt, il rançonnait le villageois. Mal en prenait aux récalcitrants ! Lassagne ne se faisait aucun scrupule d'assommer un chrétien. Il ne comptait plus ses condamnations pour coups et blessures. Mais bien qu'on le sût, à n'en point douter, coupable d'assassinats, jamais une dénonciation ne l'avait conduit en Cour d'Assises. Pareille impunité n'est point rare, dans nos montagnes. Par principe, les paysans n'aiment pas mêler la justice à leurs affaires. Telle mort étrange, tel crime soupçonné, font chuchoter, de porte à porte ; mais, à l'enquête des gendarmes toutes les bouches sont closes. On craint trop les représailles si l'accusé s'en tire, ou s'il revient au pays, ayant purgé sa peine.

Cette année-là, un jour d'été, Lassagne fut conduit, par le hasard de ses vagabondages, au moulin de Chantagris. Il avait chaud, il avait soif, il avait faim. Sans façon, il entra au logis, où la jeune femme se trouvait seule, préparant le repas de midi ; son poupon dormait, bien ligoté dans le berceau de bois. Elle reconnut le mal-faiteur qu'on lui avait montré dans les foires. Celui-ci, assez galamment, demandait s'il pourrait déjeuner au moulin. La Catherine, moitié politesse, moitié peur, n'osa refuser : « Oh bien, Monsieur Lassagne, vous ferez pas grande chère, chez nous ; mais on s'arrangera, si vous êtes pas difficile. Quand il y a de la soupe pour trois, il y en a pour quatre. Semez-vous. Je vas chercher quelques légumes au jardin, et sonner le Marien ».

Elle rentra peu après, tenant un chou ventru et des salades souillées de terre. Le meunier la suivait, l'air maussade. Quand Lassagne s'étant levé, voulu dire des cordialités, Marien coupa court : « Bien, bien, Lassagne, ma maison n'est pas une auberge. C'est seulement onze heures, tu ferais mieux de pousser jusqu'à Condat et te faire servir chez Roussel. Tu y trouveras tout ce qu'il te faut pour manger et boire ». Lassagne, toujours paternel, s'obstina : « Oh ! Marien, t'es pas gentil, ce matin... Si on s'invite à manger, c'est pas qu'on refuse de payer (il tapait son gousset). Et puis, on ne se connaît pas d'aujourd'hui ! fuit ton vieux n'aurait pas laissé le fils Lassagne passer à Chantagris, sans lui payer un verre ». Cet argument décida Marien, que la Catherine im-

Au creux du vallon, il y a un moulin. N'était son isolement, le séjour serait plein d'attraits. Sur la rive du Sioulet, la maison d'habitation et ses dépendances grouperent des bâtisses pittoresques, presque élégantes. Un pont de bois, bien construit, franchit le torrent. D'étroits pacages, qu'arrose le bief, un courtill jalonné par des plants de buis, forment autour des maisons un enclos de verdure, resserré entre les ombreuses collines. Des ruches de paille s'alignent sur une saillie du roc, à pic au-dessus des toits. Le cassement des flots menus, le froissement de la cascade, le pouls léger de la roue, font une chanson allègre. Ilot de joie, parmi le sinistre enchevêtrement des gorges et des taillis.

La famille B... qui, de père en fils, possède le moulin de Chantagris, compte parmi les bonnes maisons de la paroisse. Son domaine est large, le moulin, prospère ; et le meunier, quand il lui plaît, ennoblit sa table d'un plat de truites captées au fil du torrent, en tels remous, parmi telles souches que seul il sait.

En 1864, le meunier, Marien B... était un jeune marié. On le tenait pour un garçon vaillant, adroit, dur à la besogne — pas toujours commode, mais loyal comme un pain de fro-

(1) A la pierre des lutins. Attrape mal qui mal a fait.

la faveur de l'effroi qu'il inspirait, trouvait le couvert mis, et la bourse ouverte ; sous couleur d'emprunt, il rançonnait le villageois. Mal en prenait aux récalcitrants ! Lassagne ne se faisait aucun scrupule d'assommer un chrétien. Il ne comptait plus ses condamnations pour coups et blessures. Mais bien qu'on le sût, à n'en point douter, coupable d'assassinats, jamais une dénonciation ne l'avait conduit en Cour d'Assises. Pareille impunité n'est point rare, dans nos montagnes. Par principe, les paysans n'aiment pas mêler la justice à leurs affaires. Telle mort étrange, tel crime soupçonné, font chuchoter, de porte à porte ; mais, à l'enquête des gendarmes toutes les bouches sont closes. On craint trop les représailles si l'accusé s'en tire, ou s'il revient au pays, ayant purgé sa peine.

Cette année-là, un jour d'été, Lassagne fut conduit, par le hasard de ses vagabondages, au moulin de Chantagris. Il avait chaud, il avait soif, il avait faim. Sans façon, il entra au logis, où la jeune femme se trouvait seule, préparant le repas de midi ; son poupon dormait, bien ligoté dans le berceau de bois. Elle reconnut le mal-faiteur qu'on lui avait montré dans les foires. Celui-ci, assez galamment, demandait s'il pourrait déjeuner au moulin. La Catherine, moitié politesse, moitié peur, n'osa refuser : « Oh bien, Monsieur Lassagne, vous ferez pas grande chère, chez nous ; mais on s'arrangera, si vous êtes pas difficile. Quand il y a de la soupe pour trois, il y en a pour quatre. Semez-vous. Je vas chercher quelques légumes au jardin, et sonner le Marien ».

Elle rentra peu après, tenant un chou ventru et des salades souillées de terre. Le meunier la suivait, l'air maussade. Quand Lassagne s'étant levé, voulu dire des cordialités, Marien coupa court : « Bien, bien, Lassagne, ma maison n'est pas une auberge. C'est seulement onze heures, tu ferais mieux de pousser jusqu'à Condat et te faire servir chez Roussel. Tu y trouveras tout ce qu'il te faut pour manger et boire ». Lassagne, toujours paternel, s'obstina : « Oh ! Marien, t'es pas gentil, ce matin... Si on s'invite à manger, c'est pas qu'on refuse de payer (il tapait son gousset). Et puis, on ne se connaît pas d'aujourd'hui ! fuit ton vieux n'aurait pas laissé le fils Lassagne passer à Chantagris, sans lui payer un verre ». Cet argument décida Marien, que la Catherine im-

l'argesses, Etienne s'attendrissait : en elle montait une immense joie, où se mêlait un besoin de larmes. Il n'était pas l'arand, le fils Michon ; les dégourdis, même, se gaussaient de lui ! Mais, pour Etienne, il se parait de mille attraits. Au fait, c'était un garçon sérieux, dont on pouvait s'éprendre pour le bon motif...

Mais il n'était plus question, pour lors, de valses et de sucres de pomme. Comme il pesait lourdement, ce lendemain de liesse ! La Tiennette avait eu peine à se lever, courbaturée un peu, agacé par les criaileries de sa mère. Et puis, le temps était à l'orage : cela se sentait dans les nerfs, sans qu'il fût nécessaire d'observer le ciel trop net, la terre trop mouillée de rosée.

La matinée, tout de même, passa vite, occupée par des besognes variées. Il avait fallu débarbouiller les petits — soin qui incombait à l'aînée : quelques taloches, distribuées sur des joues rebondies, soulagèrent la jeune fille... Ensuite, autre diversion, elle avait porté la soupe aux moissonniers. Pour finir, elle conduisit les bêtes aux prés bordant la rivière. Là elle goûta de fraîcheurs, à l'ombre, seule avec ses songeries. Quand le soleil devint torride, elle s'accorda la douceur d'un bain. Retroussant ses jupes, elle livrait aux flots glacés ses pieds meurtris par la danse, ses jambes dont il lui plaisait de voir la galbe fin, reflétés dans l'eau. Trébuchant sur les cailloux visqueux, elle s'amusait à remonter le courant, pas effarouchée si une écrivisse, délogée de sa retraite, cherchait à lui pincer l'orteil...

Après le repas de midi, Etienne vit arriver avec ennui, presque avec angoisse, l'heure où il faudrait, de nouveau, mener paître le bétail. Il s'agissait, ce soir, de gagner les maigres herbages qui s'étendent là-haut, sur la côte abrupte, grillée de soleil. L'orage était imminent. Au sud-ouest, un grand nuage, bloc d'indigo empâté de blanc, envahissait l'horizon. Sans enthousiasme, la fillette héla sa chienne, empocha une tranche de pain, un ouvrage de tricot, un petit livre, détacha les vaches, ouvrit la claie aux moutons, et poussa hors de l'étable, à grands coups de gaule, toute la troupe malodorante.

Elle gravit en soufflant le sentier, à peine tracé, qui escalade la colline. Quand elle fut au sommet, le soleil s'était voilé, et des grondements rampaient, au labyrinthe des ravins. La bergère, habituée à ces hasards du ciel,



Angle rue Neuve  
rue des Gras

**A LA PARISIENNE**

Angle rue Neuve  
et rue des Gras

**RAYON SPÉCIAL D'ARTICLES DE PIÉTÉ**

Missels, Chapelets, Médailles, etc.

Maroquinerie, Articles de Fumeurs

Parfumerie, Articles de Toilette, Eventails

Bonneterie, Bijouterie fantaisie, Orfèvrerie

n'y prit pas garde. Elle s'assit, écrasée de lassitude à l'ombre tiède d'un pin; elle grignota sans appétit un morceau de sa tartine, émietta le reste pour sa chienne...

Elle ouvrait son bouquin — le « Catéchisme des Amoureux — » quand de lourdes gouttes vinrent s'écraser dans l'herbe. Une lueur fulgurante: un coup de tonnerre, sec, déchira le silence, et ensuite, de gorge en gorge, de lointain en lointain, roula, se répercuta, s'éteignit. Il fallait se giter: la Pierre-Fade offrait un abri opportun — les pères avaient coutume de s'y blottir quand le mauvais temps les surprenait dans ces parages.

Etiennette y courut, comme déjà l'averse faisait rage et tournait au cataclysme. Suivie de sa chienne, elle se coula dans la crypte et là, au sec, secoua ses cheveux trempés, sa jupe transformée en éponge. Cette détente, cette douche l'avaient ravivée. Elle flatta sa chienne, s'assit confortablement, et rouvrit le « Catéchisme des Amoureux ».

Mais voici que la bête grogna, et que la bergère, ayant regardé par la baie, vit surgir un étrange visiteur... Ce bûcheron, sortant des bois et qui se dirigeait vers la Pierre-Fade, escaladant avec peine les rocs, qui était-il? Sa hachette au bras, un fagot au dos, il avançait lourdement, cinglé par les rafales, trébuchant à chaque pas. Il contourna un tertre, disparut, et soudain, l'échine courbée, montra sa face à l'entrée de la caverne. Pas avenante, cette figure! Une bouche distendue, des lèvres épaisses, humides, d'un rouge vineux, des oreilles écartées, de tout petits yeux au regard inquiet, sous un front étroit, embroussaillé d'une jaune tignasse... Etiennette avait eu un sursaut; maintenant, elle retenait sa chienne qui râlait, prête à dévorer l'étranger. Celui-ci ne se troublait point. Il bredouilla: « Dis donc, petite, est-ce qu'il y a place pour deux? — Ma foi non, dit la Tiennette, d'un ton résolu. »

Elle se rassura: l'accès exigü du refuge, bien gardé par la chienne, était interdit au lourdeau. Il ne comprit pas, et répéta sa question: « Est-ce qu'on peut entrer? » Pour toute réponse, Tiennette menaça de son bâton, et fit voir les crocs de la bête. Le pauvre diable — un simple évidemment — eut un rire soumis. Il ramassa son fagot qu'il avait laissé choir; mais au lieu de s'éloigner, il longea la paroi du dolmen, et s'assit sur le toit.

Un long temps s'écoula. La pluie avait cessé. De nouveau, le soleil daignait; mais il était à son déclin, et des nuages roses, au bord du ciel, annonçaient le soir proche. Tiennette n'osait sortir, sachant que l'idiot n'avait pas bougé. Il se plaisait là, sans doute: car il se prit à chanter — d'une voix de soprano inattendue, comique. Il chantait, avec des inflexions dolentes, une ancienne romance que la jeune fille connaissait pour l'avoir entendue fredonner à de vieilles femmes:

Do-on-ne moi ta main...  
Si tu m'aimes, la belle,

Quelle idée de gamine surgit dans

GROS DEMI-GROS DÉTAIL  
Téléphone 13-79  
Adresse Télégraphique: ROCHELPOISSON  
FRITERIE-POISSONNERIE  
ROCHELLOISE  
Téléphone 13-79  
Adresse Télégraphique: ROCHELPOISSON

3, Rue de l'Étoile (à quelques mètres de la Place Gaillard)

CLERMONT-FERRAND

R. C. 10919

Arrivage quotidien de tous poissons de mer ainsi que de crustacés

Prix spéciaux pour Revendeurs, Restaurants et Pensions

Vente Réclame tous les Mercredis et Vendredis

La Maison s'occupe de la vente et d'installation de fourneaux à frire pour hôpitaux, casernes, pensions, à des prix défiant toute concurrence.

### Variétés

## L'Église et les modes féminines

Il est pénible de constater que le luxe le plus effréné et les exagérations ridicules des modes féminines se sont toujours étalés aux époques les plus sombres de notre histoire. Pendant la guerre de cent ans, alors que la France était envahie par l'Anglais, que la misère du peuple était extrême, le luxe sévissait à la cour de Charles VI: les gentilshommes portaient des chaperons de toile d'or, des vêtements chamarrés de dentelles, des cottes d'armes, chargés de rubis et de saphirs, des souliers à la poulaine, d'une longueur démesurée et dont les extrémités étaient ornées de cornes ou de griffes, d'un travail très coûteux. Il semblait que l'étourderie humaine, en face de ce luxe insensé, ait voulu jeter un défi au malheur et à la mort. A cette même époque, les femmes ne se font pas moins remarquer par l'excentricité de leurs toilettes et l'impudeur de leurs robes échancrées. L'Allemande Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, introduisit à la cour de France, qui avait toujours gardé de la réserve et de la dignité, ces hennins à grandes oreilles, ces cornes si hautes et si larges que portaient les dames, et qui les obligeaient à se baisser et à se tourner, pour passer sous une porte. Les vieux chroniqueurs du temps nous disent qu'Isabeau possédait l'art « de déshabiller les femmes de sa cour » et de les lancer dans les aventures les plus galantes. Elle-même donna l'exemple des plus grands désordres et de la licence la plus effrénée.

Ces modes féminines ridicules et indécentes se propagent à travers les calamités sans nombre de la guerre de cent ans, elles se développent, malgré les défaites, les pestes noires, les fléaux, qui assombrissent l'histoire du Moyen-Âge. Elles se généralisent avec la Renaissance, persistent, tout en s'atténuant, sous le siècle de Louis XIV, qui fut celui de l'ordre et du goût, pour revivre avec plus d'éclat sous la Régence et Louis XV. On aurait pu

paraître au sermon avec leurs fastueuses coiffures ou brûlaient, avec les bonnets proscrits, une foule d'objets de parure.

De la Renaissance à nos jours, les encycliques des papes, les mandements des évêques, les sermons des prédicateurs condamnent toute mode féminine tapageuse et cherchent à ramener la femme à la décence et à la modestie dont elle faisait preuve aux premiers temps de l'Église. Une encyclique de Pie IX porte: « Femmes, souvenez-vous que dans la primitive Église, vos ancêtres ne pénétraient dans ce sanctuaire de Dieu que le visage voilé, revêtu de l'armure de la pudeur, entourez-vous du rempart de la décence, élevez une muraille au tour de votre personne, afin qu'elle ne laisse point sortir vos regards, ni entrer ceux d'autrui. » C'est la même voix qui recommande aujourd'hui aux femmes chrétiennes de n'entrer que décentement vêtues, dans la demeure de Dieu.

Mais, à travers les siècles, la femme est toujours la femme. Les exhortations de l'Église ont sur elle pendant quelque temps une salutaire influence, puis elle retombe dans les mêmes errements. Les vieux auteurs du Moyen-Âge, notamment Laradin, nous rapportent complaisamment que, sous Charles VII, les dames de la cour, effrayées des remontrances du frère-prévôt Thomas Conecte, qui vouait aux flammes éternelles, celles qui portaient les hautes cornes de leurs hennins, s'empressaient de les faire disparaître, mais pour les reprendre bientôt. « Elles sont semblables », dit notre vieil auteur, aux images, « qui, entendant quelque bruit, regrettent et rentrent tout bellement leurs cornes, mais le bruit passé, les relèvent plus grandes que jamais. »

N'en est-il pas de même de nos jours?

Cependant on ne doit point désespérer du bon goût de la femme française, qui ne peut oublier que la mode est soumise à deux conditions: le respect de l'honnête et le souci du beau.

Albert BRESSON.

## Après le Congrès

de Versailles

Car lui seul détenait « La galerie des places ».

Dans le bassin de Neptune Marty l'soir au clair de lune Mont' dans une embarcation Fair' concurrence à Triton.

Aux pieds de Vénus, qui se mire Dans ce bassin d'occasion Rappoport plonge et soupire Imitant le « Bain d'Apollon ».

Mais si l'on avait consulté La majorité

Des Français, qui en ont bien marre Du tintamarre Des Députés,

Nous les aurions tous fait mettre Le long des bosquets

Et ma foi sans leur promettre On aurait

Bien ouvert en plein les vannes Et par ce temps chaud Déversé sur leur cabane

45.000 litres d'eau (1).

Henri FONTENILLE.

(1) Les grandes eaux — qui auraient été singulièrement bénites en la circonstance.

## LA SITUATION GÉNÉRALE

Le gouvernement allemand vient de célébrer avec solennité, sinon dans l'enthousiasme, l'anniversaire du vote de la Constitution républicaine de Weimar.

A cet effet, une grande cérémonie a été organisée au Reichstag avec le concours des chœurs de l'Opéra d'Etat. M. Kulze, ministre de l'Intérieur, et le chancelier, M. Marx, ont prononcé de brèves allocutions. Celles de M. Kulze s'est terminée par ces mots:

« L'ancien Etat n'existe plus. Un nouveau vient de naître, le peuple allemand est resté. Les tempêtes des temps font disparaître les Etats, mais les peuples travailleurs réferont le monde. C'est pour ce motif que nous vouons au peuple allemand notre travail et notre amour. »

De son côté, le chancelier s'est écrié:

« Vive le peuple allemand uni dans la République allemande! »

On constate que les Berlinoises ont participé fort peu à l'occasion de cette cérémonie qui s'est répétée, d'ailleurs, dans la plupart des grandes villes du Reich. A Munich, toutefois, le gouvernement bavarois s'est refusé ouvertement à s'associer à une fête républicaine. On sait que la Bavière reste hostile au nouveau régime.

On commentera cet événement. On dira avec raison que l'Allemagne reste impérialiste dans l'âme et que le régime actuel n'est qu'une façade créée pour les besoins de la paix et l'exécution du traité de Versailles; que l'empire n'est pas loin et qu'il renaitra bientôt de ses cendres toujours chaudes.

C'est avec les méthodes de la monarchie allemande que la République a sau-

il n'y en avait que 401 qui se plaçaient le vendredi, tandis que le lundi pouvait s'en attribuer 1.674 pour sa seule part! D'ailleurs, si nous voulons bien prendre une vie, singulièrement accidentée aussi, j'ose le dire, la vie de Napoléon 1er, sur quatre vendredis qui y jouèrent un rôle historique, un événement malheureux: le vendredi 11 août 1815 où il s'embarqua pour Sainte-Hélène. Par contre, Napoléon entra à l'école de Brienne le vendredi 23 avril 1779; il est nommé Premier Consul le vendredi 13 décembre 1799 — un vendredi et un 13 — et il s'éleva à l'Empire le vendredi 18 mai 1804. Ajoutons que c'est le vendredi 7 mai 1838 que l'Angleterre fit don gracieux à la France de Louis-Philippe de son tombeau à Sainte-Hélène. Donc, à une exception près, le vendredi, même posthume, fut favorable à ce grand tentateur de la Fortune.

Le 13 non plus ne lui fut pas une date de mauvais augure; si le Consulat lui advint un vendredi 13, c'est par la journée du 13 vendémiaire, qu'il avait préparé l'événement. Pourtant il avait la peur du chiffre 13, lui qui ne redoutait pas grand-chose.

On a cité bien des exemples, peut-être celui-ci est-il moins connu que les autres. Un jour, à la Malmaison, avant dîner il venait de congédier Monge qu'une voiture emportait déjà vers Paris. A Reuil, Monge fut rejoint par une estafette au galop qui le pria de revenir en hâte au château Bonaparte non sans quelque embarras. L'invité à dîner et Joséphine lui désigna une place auprès d'elle. Intrigué, Monge eut l'idée de compter les convives et, subitement éclairé, il s'écria en riant: « Ah quoi! citoyen-général, craignez-vous donc d'être 13 à table? »

Les hommes réputés les plus forts ont de ces petites faiblesses. Quand fut constitué le ministère Clémenceau, savez-vous pourquoi les décrets ne parurent à l'Officiel que le 14 alors que le cabinet avait été formé le 12? C'est que M. Clémenceau, qui faisait ses débuts ministériels à l'Intérieur, ne voulut pas que leur publication coïncidât avec un 13 et, au dernier moment, dans la nuit, fit donner contre-ordre à l'imprimerie du quai Voltaire! Pascal ORY.

## LES NOUVELLES

### A L'ASSEMBLEE NATIONALE

C'est à l'imposante majorité de 671 voix contre 144 que les représentants de la nation réunis à Versailles ont voté le projet de loi complétant la loi constitutionnelle du 25 février 1875 par un article affirmant l'autonomie de la caisse des gestion des bons de la Défense nationale et d'amortissement de la dette publique et affectant à cette caisse les recettes nettes de la vente des tabacs, le produit de la taxe complémentaire et exceptionnelle sur la première mutation des

ovation pour la façon magistrale dont il a présidé l'assemblée nationale.

M. Poincaré a déclaré qu'il était dans ses intentions de rappeler les Chambres dans la deuxième quinzaine d'octobre sauf imprévu.

D'ici là, les décrets visant les économies auront été promulgués et le gouvernement pourra, dès la rentrée, demander aux Chambres de les ratifier.

— La Commission des finances a fixé sa propre rentrée au 4 octobre.

— La sous-commission des Affaires étrangères, chargée des dettes étrangères, a déjà commencé à réunir tous les éléments de l'étude dont elle est chargée; elle a publié un communiqué affirmant son souci de faire préparer un règlement de nos dettes qui réponde aux facultés réelles du pays et respecte ainsi la justice.

— Avant la clôture de la session M. Klotz, sénateur, a interpellé le gouvernement sur les mesures qu'il compte prendre pour enrayer la hausse du prix de la vie. M. Barthou lui a répondu que le gouvernement agirait avec fermeté pour mettre fin à tous les abus.

### EN FRANCE

La Fédération socialiste du Rhône a voté un nouvel ordre du jour déclarant que M. Herriot ne pouvait plus demeurer maire de Lyon puisqu'il avait accepté d'entrer dans le ministère Poincaré. Le conseil municipal de Lyon comprend 31 socialistes et 25 radicaux.

— Le Conseil supérieur des chemins de fer s'est réuni mercredi au ministère des Travaux publics et a décidé de relever les tarifs de trente pour cent pour les voyageurs et de vingt-six et vingt-quatre pour cent pour les marchandises. Ce tarif est entré en vigueur le 16 août.

— Le préfet de police de Paris vient d'ordonner l'affichage du prix de vente des denrées et du prix des chambres dans les hôtels.

— Le prix du pain sera ramené à deux francs cinquante le kilo à Paris et dans le département de la Seine à partir du 19 août.

— Le docteur Ménard, chef du service de radiologie à l'hôpital Cochin, mort à 53 ans d'un cancer de la face contracté au cours de ses travaux, et le chimiste Gaston Danne, mort à 41 ans, par suite de l'action nocive et surnoise des rayons de radium viennent d'être cités à l'ordre de la nation.

— Une imposante cérémonie s'est déroulée à Ploaré, en Bretagne, à l'occasion du centenaire de Laënnec, l'illustre médecin, précurseur de Pasteur.

— M. André Tardieu, ministre des Travaux publics, a examiné la situation des mines; il lui a été précisé que depuis la suppression de la liberté de sortie du charbon, aucune licence d'exportation à destination de l'Angleterre n'a été accordée.

— M. Doumergue, président de la République, vient de se rendre à sa résidence de Rambouillet.

— Le bey de Tunis a été reçu avec honneur à Paris; il a visité la mosquée

jaune tignasse... Etienne avait eu un sursaut; maintenant, elle retenait sa chienne qui râlait, prête à dévorer l'étranger. Celui-ci ne se troublait point. Il bredouilla: «Dis donc, petite, est-ce qu'il y a place pour deux?» — Ma foi non, dit la Tiennette, d'un ton résolu.

Elle se rassura: l'accès exigü du refuge, bien gardé par la chienne, était interdit au lourdeau. Il ne comprit pas, et répéta sa question: «Est-ce qu'on peut entrer?» Pour toute réponse, Tiennette menaça de son bâton, et fit voir les crocs de la bête. Le pauvre diable — un simple évidemment — eut un rire soumis. Il ramassa son fagot qu'il avait laissé choir; mais au lieu de s'éloigner, il longea la paroi du dolmen, et s'assit sur le toit.

Un long temps s'écoula. La pluie avait cessé. De nouveau, le soleil daignait; mais il était à son déclin, et des nuages roses, au bord du ciel, annonçaient le soir proche. Tiennette n'osait sortir, sachant que l'idiot n'avait pas bougé. Il se plaisait là, sans doute: car il se prit à chanter — d'une voix de soprano inattendue, comique. Il chantait, avec des inflexions dolentes, une ancienne romance que la jeune fille connaissait pour l'avoir entendu fredonner à de vieilles femmes:

Do-on-ne moi ta main...  
Si tu m'aimes, la belle,

Quelle idée de gamine surgit dans la cervelle de Tiennette? — «Ma main la voici». Et elle passa son bras mince dans l'interstice des dalles, à l'endroit où la cloison joint le toit. L'innocent prit entre ses doigts la main qui se tendait, sa chanson se tut: «Ah! Ah! petite, elle est jolie, ta main...» Tiennette s'amusait follement — «Elle est douce, elle est fine, ta petite main.» Il serrait, à les broyer, les doigts de la fillette, et puis, lui caressait le poignet....

La bergère jugea que le jeu avait assez duré: «Allons, lâchez-moi. Ma main n'est pas pour vous!» Soudain, comme elle cherchait à se dégager — son œil épiait par la fente — elle fut glacée d'horreur: le misérable, sans lâcher prise, avait levé sa hachette; et au même instant l'outil vint s'abattre, fendait le poignet, contre la pierre, ainsi qu'on détaille une viande sur le hachoir....

..

Et le fils de Lassagne-le-Bandit s'enfuit vers les bois, serrant contre soi le hideux trophée, tandis que la fille du meunier courait au moulin, éclaboussant les bruyères d'une pluie sanglante, comme fait, en se débattant, un lièvre blessé. Un pur soir d'été avait succédé à l'orage. Le soleil se couchait derrière la Pierre-Fade, allongeant bizarrement le profil du dolmen. Et le ravin retentissait des sanglots de la petite qui tantôt criait de douleur, tantôt pleurait doucement son désespoir d'amoureuse à jamais difforme, de fille que jamais plus on n'aimera d'amour.

Joseph DESAYMARD

d'une longue tige mesurée et dont les extrémités étaient ornées de cornes ou de griffes, d'un travail très coûteux. Il semblait que l'étouffement humaine, en face de ce luxe insensé, ait voulu jeter un défi au malheur et à la mort. A cette même époque, les femmes ne se font pas moins remarquer par l'excentricité de leurs toilettes et l'impudeur de leurs robes échancrées. L'Allemande Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, introduisit à la cour de France, qui avait toujours gardé de la réserve et de la dignité, ces hennins à grandes oreilles, ces cornes si hautes et si larges que portaient les flammes, et qui les obligeaient à se baisser et à se tourner, pour passer sous une porte. Les vieux chroniqueurs du temps nous disent qu'Isabeau possédait l'art «de déshabiller les femmes de sa cour» et de les lancer dans les aventures les plus galantes. Elle-même donna l'exemple des plus grands désordres et de la licence la plus effrénée.

Ces modes féminines ridicules et indécentes se propagent à travers les calamités sans nombre de la guerre de cent ans, elles se développent, malgré les défaites, les pestes noires, les fléaux, qui assombrissent l'histoire du Moyen-Age. Elles se généralisent avec la Renaissance, persistent, tout en s'atténuant, sous le siècle de Louis XIV, qui fut celui de l'ordre et du goût, pour revivre avec plus d'éclat sous la Régence et Louis XV. On aurait pu penser que la Révolution leur eût porté un coup fatal; mais la Terreur passée, elles se réveillent avec une vigueur encore plus grande. C'est le Directoire, avec sa «Jeunesse dorée», ses muscadins, ses merveilleuses, habillées d'une tunique transparente, laissant voir leurs jambes nues, cerclées d'or, et faisant craquer le sable des allées de Longchamp, sous leurs sandales d'argent et de pourpre.

Hélas, de nos jours, malgré toutes les tristesses de la grande guerre, l'insécurité du lendemain, la détresse de nos finances, les femmes ne semblent pas avoir beaucoup diminué les excentricités de leurs toilettes, ni apporté de bien grandes réductions dans leur train de vie, si ce n'est dans la longueur de leurs jupes.

A toutes ces diverses époques de l'Histoire, l'Eglise, fidèle à sa tradition, a fait entendre sa grande voix, pour lutter contre l'indécence des modes féminines. Dès le Moyen-Age, elle soutient «qu'aucun péché ne doit être si terriblement châtié en enfer que celui d'une femme non décentement vêtue»; qu'elle doit être inévitablement damnée, tandis que la femme adultère n'est punie que du purgatoire. Les prédicateurs s'attaquent à telle ou telle mode et se font une spécialité de décrier tel ou tel vêtement: un moine fulminait contre les souliers à la poulaine, un autre s'élevait contre l'échancrure des robes, ou les hauts bonnets. Un carme de la province de Bretagne, nommé Thomas Conecte, sous Charles VII, prit à partie, avec la plus fougueuse véhémence, ces monstrueuses coiffures à plusieurs étages, nommées hennins; il attaqua si vivement ces cornes merveilleusement hautes et larges que les dames n'osaient plus

décemment vêtues, dans la demeure de Dieu.

Mais, à travers les siècles, la femme est toujours la femme. Les exhortations de l'Eglise ont sur elle pendant quelque temps une salutaire influence, puis elle retombe dans les mêmes errements. Les vieux auteurs du Moyen-Age, notamment Laradin, nous rapportent complaisamment que, sous Charles VII, les dames de la cour, effrayées des remontrances du frère-prévêcheur Thomas Conecte, qui voulait aux flammes éternelles, celles qui portaient les hautes cornes de leurs hennins, s'empressaient de les faire disparaître, mais pour les reprendre bientôt. Elles sont semblables à

«dit notre vieil auteur, aux limaces, qui, entendant quelque bruit, reflètent et rentrent tout bellement leurs cornes, mais le bruit passé, les relèvent plus grandes que jamais.»  
N'en est-il pas de même de nos jours?

Cependant on ne doit point désespérer du bon goût de la femme française, qui ne peut oublier que la mode est soumise à deux conditions: le respect de l'honnête et le souci du beau.  
Albert BRESSON.

## Après le Congrès de Versailles

Ainsi donc nos députés sont allés

Dans le palais de Versailles  
Prolonger leurs discussions  
En Assemblée Nationale  
Mais, dit-on,

La splendeur majestueuse  
Du palais de nos rois  
Ne fit point peur à la gueuse  
Car on s'enguirlanda.

Communistes, centrifuges,  
Côté gauche et côté droit,  
Cela fit un beau grabuge  
Entr' la Chambre et le Sénat

Puis comme on était en vacances  
Chacun s'installa comme il put  
Et la cour des élégances  
Reparut.

Sur les marches de marbre rose  
On vit la grâce à peine éclosée  
De Blum qui sous les frondaisons  
Où Cupidon possède un temple  
Lui récitait des oraisons

Pendant que Painlevé contemple  
Les p'tits oiseaux  
Au bord de l'eau.

Herriot dans un complet tout neuf  
Ne quittait plus «L'œil de bœuf»

Plus loin, donnant sur un parterre  
Aux couleurs d'arc-en-ciel  
Était la fenêtre sur l'arrière  
de Renaudel.

Pour s'en aller aux Trianon  
On fit atteler les carrosses.  
Et Moro-Giafferi dit-on  
Prit celui de Napoléon.

Autour de Poincaré on se pressait en masse

été organisée au Reichstag avec le concours des chœurs de l'Opéra d'Etat. M. Kulze, ministre de l'Intérieur, et le chancelier, M. Marx, ont prononcé de brèves allocutions. Celles de M. Kulze s'est terminée par ces mots: «L'ancien Etat n'existe plus. Un nouveau vient de naître, le peuple allemand est resté. Les tempêtes des temps font disparaître les Etats, mais les peuples travailleurs réferont le monde. C'est pour ce motif que nous vouons au peuple allemand notre travail et notre amour.»

De son côté, le chancelier s'est écrié: «Vive le peuple allemand uni dans la République allemande!»

voisé fort peu à l'occasion de cette cérémonie qui s'est répétée, d'ailleurs, dans la plupart des grandes villes du Reich. A Munich, toutefois, le gouvernement bavarois s'est refusé ouvertement à s'associer à une fête républicaine. On sait que la Bavière reste hostile au nouveau régime.

On commentera cet événement. On dira avec raison que l'Allemagne reste impérialiste dans l'âme et que le régime actuel n'est qu'une façade créée pour les besoins de la paix et l'exécution du traité de Versailles; que l'empire n'est pas loin et qu'il renâtra bientôt de ses cendres toujours chaudes.

C'est avec les méthodes de la monarchie allemande que la République a sauvé l'Allemagne de l'abîme; elle a beaucoup obtenu des alliés vainqueurs, elle ne mérite nullement l'hostilité des Allemands les plus patriotes, bien au contraire. Elle a obtenu le règlement, à son avantage, des réparations, l'évacuation de la Ruhr et de la zone de Cologne, l'allègement du régime d'occupation; elle s'est acheminée vers Locarno et vers la Société des Nations. A l'intérieur, elle a triomphé des plus graves journées révolutionnaires, des communistes, des internationalistes, elle a surmonté la crise financière, la chute du mark; elle a véritablement à son actif un solide travail de reconstruction. Et elle a comme Président le maréchal Hindenburg.

## Vendredi 13

Vendredi dernier fut le 13 août. Pour les esprits superstitieux, cette conjonction du vendredi et du 13 a un sens fatidique redoutable. Nous savons bien d'où vient la superstition du 13, mais pour celle du vendredi, nous avons vainement posé la question. Nul n'a pu nous donner l'explication satisfaisante. Le vendredi est voué à Vénus, ce n'est pas une raison, au contraire, pour supposer le mauvais œil à cette gracieuse personnification du jour le plus mal famé de la semaine. Un statisticien a recherché l'influence du vendredi sur les accidents de la vie. Or, sur 9.948 qu'il en a relevé dans les faits divers d'une année,

«Ah quoi! citoyen-général, craint-driez-vous donc d'être 13 à table?» Les hommes réputés les plus forts ont de ces petites faiblesses. Quand fut constitué le ministère Clémenceau, savez-vous pourquoi les décrets ne parurent à l'Officiel que le 14 alors que le cabinet avait été formé le 12? C'est que M. Clémenceau, qui faisait ses débuts ministériels à l'Intérieur, ne voulut pas que leur publication coïncidât avec un 13 et, au dernier moment, dans la nuit, fit donner contre-ordre à l'imprimerie du quai Voltaire! Pascal ORY.

## LES NOUVELLES

### A L'ASSEMBLEE NATIONALE

C'est à l'imposante majorité de 671 voix contre 144 que les représentants de la nation réunis à Versailles ont voté le projet de loi complétant la loi constitutionnelle du 25 février 1875 par un article affirmant l'autonomie de la caisse des gestion des bons de la Défense nationale et d'amortissement de la dette publique et affectant à cette caisse les recettes nettes de la vente des tabacs, le produit de la taxe complémentaire et exceptionnelle sur la première mutation des droits de succession, les contributions volontaires et, en cas d'insuffisance, une annuité au moins égale inscrite au budget.

Un incident violent a été soulevé par le député communiste Doriot qui a rendu toute discussion impossible. Le président, M. de Selves l'ayant sommé par trois fois de quitter la tribune fit appeler la garde. Le général Peltier, accompagné de cinq soldats sans armes monta à la tribune que Doriot refusait toujours de quitter et lui mit la main sur l'épaule cependant que les communistes criaient: «A bas l'armée, à bas les généraux!» Doriot suivit alors le général qui le conduisit jusqu'à la porte du palais.

### AU PARLEMENT

M. Poincaré a lu à la Chambre le décret de clôture de la session. M. Barthou, garde des Sceaux, l'a lu en même temps au Sénat.  
M. de Selves, président de la haute assemblée a été l'objet d'une longue

## La PREVOYANCE de L'OUEST

Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat (fondée en 1910)  
Société Mutuelle d'Épargne et de Constructions  
Gérée par la «Prévoyance de l'Ouest» Immobilière et de Gestion-Société Anonyme au Capital de 350.000 fr.  
Contrats d'Épargne permettant  
la Constitution d'Une Dot d'Un Capital  
la Construction d'une MAISON FAMILIALE, payable en 10 ou 15 ans  
Au 31 décembre 1925, plus de 80 millions de francs de souscriptions en cours. Plus de 300 maisons édifiées avec le concours financier de la Société.  
Direction régionale: 6 rue André-Moinier, CLERMONT-FERRAND. — Tél.: 10-56  
SAINT-ETIENNE, 19, Rue Georges-Dupré; LE PUY, 4, rue du Pont-Saint-Barthélemy

**Dames-Fillettes-Deuil**  
**Jane BERTAUD**  
Modes  
20, Boulevard Desaix  
près du Théâtre - 4<sup>e</sup> étage  
Ascenseur  
CLERMONT-F

— L'accord commercial provisoire franco-allemand entrera en vigueur à partir du 20 août à minuit, s'il est ratifié d'ici là par le Reichsrath.

— Le tabac qui rapportait à l'Etat 436 millions en 1913, a produit un milliard 940 millions en 1926.

— Dans le Loiret, M. Fernand Gravier, républicain démocrate, est élu conseiller d'arrondissement par 1.393 voix contre 1.307 à M. Auguste Gourchault, radical-socialiste.

— Dans onze départements, les Conseils généraux ont ouvert leur session.

A L'ETRANGER

Entre l'Espagne et l'Italie vient d'être conclu un accord modelé sur les pactes d'amitié et de non agression et qui comporterait l'engagement réciproque de neutralité en cas d'agression d'une tierce puissance contre un des contractants. Cette clause serait contraire à l'article 10 du pacte de la Société des Nations qui astreint tous les membres de la Ligue à venir au secours de l'associé attaqué, aussi ne faut-il accepter que sous réserve ces premiers renseignements.

— Les mineurs britanniques ont rejeté la proposition des évêques pour le règlement du conflit avec les propriétaires des mines.

— Le sénateur Borah a fait, de Washington, une longue réponse à la lettre adressée par M. Clémenceau au président Coolidge, au sujet des dettes interalliées. Si l'on veut annuler les dettes, déclare-t-il, qu'on comprenne dans cette mesure toute les dettes et toutes les réparations.

On assure que le président Coolidge répondra à M. Clémenceau.

— L'anniversaire de la Constitution Une grande cérémonie a eu lieu au Reichstag, en présence du chancelier Marx et du président Hindenburg.

— La légation de Bulgarie, à Paris, dément catégoriquement la nouvelle concernant l'abdication du roi Boris en faveur de son père, l'ex-tsar Ferdinand.

— Aux Etats-Unis, l'émotion causée par la persécution antireligieuse mexicaine est grande. Les chevaliers de Colomb, qui comptent huit cent mille adhérents se proposent d'intervenir pour combattre les lois mexicaines.

— L'action des comitatdjis bulgares à la frontière de la Yougoslavie a créé un nouvel incident entre les deux pays. Des échanges de notes ont eu lieu. Le roi Boris qui villégiaturait à Breslau a été rappelé d'urgence à Sofia.

— Malgré le danger, de nombreux fermiers vivent, dans le Nicaragua, à côté du volcan Masaya, mais leurs récoltes sont souvent détruites par les gaz du cratère. Ils ont donc songé à fermer l'orifice du volcan, en construisant, sur le cratère, une toiture métallique munie d'une soupape de sûreté qui évacuerait les gaz empoisonnés pour-

LA SEMAINE AGRICOLE

La récolte de 1926 est certainement très déficitaire, quoique de bonne qualité. On ne peut encore l'évaluer; les battages, en effet sont à peine commencés. On peut se faire une opinion sur l'ensemble de la production, sans toutefois la chiffrer d'une façon exacte.

Le prix du pain a baissé un peu partout en raison de la meilleure tenue des changes. Sur les marchés, les offres de blé sont plus suivies, mais les acheteurs se réservent; ils attendent une baisse plus importante.

On tient les blés vieux disponibles à 202 frs, les blés nouveaux de Beauce, Cher, Indre, Orléanais, Touraine 201 à 203 frs, livraison septembre, octobre 205, livraison 4 de septembre 208 à 210 frs.

Les gros sons valent, en disponible, de 85 à 90 frs, les ordinaires 75 à 78, livrables 4 mois de septembre 82 francs.

Les seigles de Beauce, Champagne, Sologne sont cotés de 142 à 143 frs; Bretagne 140 à 142 frs.

Les avoines sont calmes; les vieilles valent de 107 à 108 en disponible, en livrable 110 frs. départ, de toutes provenances.

Les orges sont bien tenues.

Les Notaires Ruraux

Tous les notaires ne s'enrichissent pas; il en est, dans certains départements pauvres, qui vivent péniblement du produit de leur étude. Pourquoi? Parce que, depuis 1890, le tarif établissant leurs honoraires est resté sensiblement le même, tandis que les charges s'accumulaient sur les études (impôts, traitements des clercs, frais de correspondance, etc.).

Un projet de loi leur vient en aide. Ce projet tend à permettre, dans certains cas, aux notaires, de cumuler leurs fonctions avec celles de greffier de Justice de paix et à rendre possible la suppression d'études de notaires uniques dans les cantons où elles sont situées, lorsque cette mesure est jugée conforme à l'intérêt général, de façon à répartir la clientèle sur les études des cantons voisins et à grossir ainsi quelque peu le produit de ces études.

Du reste, un notaire ne pourrait cumuler ses fonctions avec celles de greffier de la Justice de paix dans le ressort de laquelle il exerce que s'il est le seul notaire du canton. Il n'en pourrait être autrement, car s'il existait d'autres études notariales dans le canton; il est incontestable que, par ses nouvelles fonctions de greffier, le notaire pourrait causer un réel pré-

judice à ses collègues en drainant ment n'a pas le droit de demeurer indifférent au sort des notaires ruraux dont le patriotisme ne s'est pas un instant démenti pendant la guerre. On ne saurait oublier le concours dévoué qu'ils ont apporté aux commissions de ravitaillement, à l'Etat dont ils ont facilité les émissions de Bons de la Défense nationale et d'Emprunts de la Défense; c'est encore par leur entremise dévouée que la Banque de France, pour fortifier son encas, a pu faire rentrer l'or détenu par les populations rurales.

A l'heure actuelle, les notaires sont partout les meilleurs soutiens du crédit de l'Etat. On n'a pas le droit de les laisser dépérir à l'heure où les députés s'octroient des émoluments magnifiques!

P. N.

Les Cours et les Marchés

La Villette, 16 août.

GROS BETAIL. — La vente a été extrêmement mauvaise et il a fallu vendre comme on a pu.

En bœufs de toutes races, on a fait de 3.10 à 4.75 la livre nette, et en génisses de toutes provenances, de 4 fr. à 5 fr. Pour les vaches, on a vendu de la bonne marchandise de 4 fr. à 4.65, les sortes ordinaires de 3.05 à 4.10 et la viande à saucisson de 2.50 à 3.20. Taureaux de 3.10 à 4.15 et 4.25.

Les Salers du Cantal du Centre, les rouges divers ont eu une vente très difficile. On a fait les très bons animaux de 4.60 à 4.75, et, en marchandise ordinaire de 4 fr. à 4 fr. 70.

Les génisses n'ont pas été épargnées par la baisse; charollaises extra entre 4.75 et 4.90, rarement 5 fr. pour les animaux de tête. Les génisses ordinaires de toutes races se sont rangées entre 4 et 4.60.

Les bonnes vaches encore jeunes se sont traitées entre 4 et 4.60, alors qu'en bête plus âgées ou de qualité médiocre on se tenait de 3.50 à 4.10.

La vente des taureaux a été très mauvaise. Les bons taureaux d'écurie extra ont été faits, en bêtes jeunes, de 3.90 à 4.10, exceptionnellement 4.20, alors que dans les bêtes médiocres on s'est rangé entre 3.10 et 3.50.

Les veaux de service limousins ont été délaissés: ils ont péniblement obtenu 4.25 à 4.70; auvergnats, 3.50 à 4.25.

MOUTONS. — Les ressources étaient bien élevées avec 16.296 têtes amenées et 3.850 aux réserves vivantes contre 14.483 et 3.870 il y a huit jours. La vente a été très difficile dans l'ensemble, il faut voir un recul de 10 fr. par tête.

Les agneaux extra en laine et pesant jusqu'à 36 livres de viande nette,

281, acheteur; septembre-octobre, 281, nominal.

AVOINES NOIRES. — Faible. Courant, 111 à 111.50; prochain, 113.50; vendeur; septembre-octobre, 113.50, vendeur.

AVOINES DIVERSES. — Sans affaires. Courant, 111; prochain et septembre-octobre, 112.

SEIGLES. — Sans affaires. Courant, 158; prochain, 149; septembre-octobre, 152.

ORGES. — Tendance sans affaires. Courant, 142, acheteur; prochain, 142, acheteur; septembre-octobre et 4 derniers; 145, vendeurs.

POMMES DE TERRE

Paris, 18 août.

La chair blanche hausse de 15 fr. sur son prix maximum: par contre la saucisse rouge de Paris baisse de 10 francs et celle d'Espagne de 5 francs.

La culture de la région parisienne livre aux conditions suivantes:

Hainaut 95 à 100 fr.; Mayette 90 fr. Esterling 65 à 70 fr.

Saucisse rouge 75 à 90 fr. par 100 kilos, sacs des acheteurs, rendus domicile dans Paris.

MARCHES REGIONAUX

Maringues. — Marché du 16 août 1926:

Avoine de 65 à 80 fr. le sac de 130 litres.

Poires, de 30 à 40 fr. le sac.

Poulets, de 20 à 50 fr. la paire; oies de 75 à 85 fr. la paire; canards de 28 à 35 fr. la paire.

Beurre, de 14 à 15 fr. le kg.; œufs, de 7.50 à 8 fr. la douzaine.

MARCHES AUX FROMAGES

Aurillac, 18 août.

Cantal, première qualité, 495 fr.; deuxième qualité, 460 fr. les 50 kilos.

Chronique Régionale



CHAURIAT. — Fête patronale des 21, 22 et 23 août. — Samedi 21, commencement de la fête, grande retraite aux flambeaux.

Dimanche 22, à 6 h., réveil en fanfare, salves d'artillerie.

A 15 h., course de lenteur, jeux divers.

A 20 h., retraite aux flambeaux.

Lundi 23, continuation de la fête. Pendant toute la durée de la fête, bal à grand orchestre, manèges et attractions diverses.

ÉCONOMATS DU CENTRE

Alimentation & Approvisionnement

Produits de premier choix

Epicerie - Vins - Liqueurs

Mercerie - Bonneterie - Confection - Jouets, etc...

Les Ménagères soucieuses de faire des ECONOMIES font tous leurs achats aux ECONOMATS "Magasins rouges".

Plus de 660 Maisons de vente

NOTRE PROPAGANDE

La nécessité de répandre le plus possible notre organe, afin de faire connaître et apprécier nos doctrines se fait de plus en plus urgente.

Déjà, nombreux sont ceux qui autour d'eux nous recrutent des abonnés. Afin de les encourager nous avons décidé de leur réserver les avantages suivants:

A toute personne qui nous fera parvenir le montant de 10 abonnements souscrits par des personnes de son entourage (y compris ou non le sien) nous enverrons:

UN MAGNIFIQUE STYLOGRAPHE DE MARQUE

Système SAFETY, avec plume or 18 Carats, Valeur marchande: 40 fr.

Pour 5 Abonnements nous enverrons:

UN TRÈS BEAU PORTEFEUILLE EN CUIR

Enfin, 3 Abonnements donnent droit à:

UN CENT DE CARTES DE VISITE



FIANÇAILLES

BAGUES ET SOUVENIRS

LA COOPERATION DES IDEES  
Revue bimestrielle publiée par Georges Deherme à Aups (Var).  
Le numéro 1 fr. Abonnement 10 fr. par an.

Envoi d'un numéro spécimen à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande directement à M. G. Deherme, à Aups (Var).

VIEUX RHUM  
MARTINIQUAIS  
GARANTI PUR  
GRAND ARÔME

On assure que le président Coolidge répondra à M. Clémenceau.

L'anniversaire de la Constitution Une grande cérémonie a eu lieu au Reichstag, en présence du chancelier Marx et du président Hindenburg.

La légation de Bulgarie, à Paris, dément catégoriquement la nouvelle concernant l'abdication du roi Boris en faveur de son père, l'ex-tsar Ferdinand.

Aux Etats-Unis, l'émotion causée par la persécution antireligieuse mexicaine est grande. Les chevaliers de Colomb, qui comptent huit cent mille adhérents se proposent d'intervenir pour combattre les lois mexicaines.

L'action des comitatdjis bulgares à la frontière de la Yougoslavie a créé un nouvel incident entre les deux pays. Des échanges de notes ont eu lieu. Le roi Boris qui villégiaturait à Breslau a été rappelé d'urgence à Sofia.

Malgré le danger, de nombreux fermiers vivent, dans le Nicaragua, à côté du volcan Masaya, mais leurs récoltes sont souvent détruites par les gaz du cratère. Ils ont donc songé à fermer l'orifice du volcan, en construisant, sur le cratère, une toiture métallique munie d'une soupape de sûreté par lequel les gaz empoisonnés pourront s'échapper.

La terre a tremblé assez violemment sur plusieurs points en Angleterre.

### HORS DE FRANCE

Le cuirassé Paris ayant à bord le Sultan y a reçu un accueil enthousiaste. C'était la première fois depuis 35 ans qu'un Sultan se rendait à Tanger.

Dans le Rif, les troupes espagnoles ont occupé Chechaouen et on fait leur jonction avec les colonnes campées à Souk el Arba.

Les préparatifs du capitaine Fonck pour son raid New-York-Paris sont terminés. L'aviateur français n'attend plus que le moment le plus favorable pour risquer de parcourir sans arrêt la distance de 5.760 kilomètres qui sépare l'Amérique de la France.

En Syrie, au sud du Djebel Druse, un escadron de nos partisans a livré combat aux rebelles qui ont laissé cent morts sur le terrain.

Le total des forces alliées d'occupation en Rhenanie s'élève actuellement à 70.000 hommes, dont 15.000 belges et anglais. La France s'apprête à retirer 6.000 hommes en septembre prochain.

### FAITS DIVERS

Un train express a déraillé à 400 mètres de la gare de Lyon à Paris. Un wagon a été brisé. On compte trois morts et cinquante blessés.

Le président de la République a gracié la femme Antoinette Sierrri, condamné à mort pour avoir provoqué, par empoisonnement, la mort de six personnes. L'empoisonneuse de Saint-Gilles a été aussitôt dirigée sur la maison centrale de Montpellier.

Tous les notaires s'enrichissent pas; il en est, dans certains départements pauvres, qui vivent péniblement du produit de leur étude. Pourquoi? Parce que, depuis 1890, le tarif établissant leurs honoraires est resté sensiblement le même, tandis que les charges s'accroissent sur les études (impôts, traitements des clercs, frais de correspondance, etc.).

Un projet de loi leur vient en aide. Ce projet tend à permettre, dans certains cas, aux notaires, de cumuler leurs fonctions avec celles de greffier de Justice de paix et à rendre possible la suppression d'études de notaires uniques dans les cantons où elles sont situées, lorsque cette mesure est jugée conforme à l'intérêt général, de façon à répartir la clientèle sur les études des cantons voisins et à grossir ainsi quelque peu le produit de ces études.

Du reste, un notaire ne pourra cumuler ses fonctions avec celles de greffier de la Justice de paix dans le ressort de laquelle il exerce que s'il est le seul notaire du canton. Il n'en pourrait être autrement, car s'il existait d'autres études notariales dans le canton, il est incontestable que, par ses nouvelles fonctions de greffier, le notaire pourrait causer un réel préjudice à ses collègues en drainant chez lui toutes les affaires.

Il n'est pas non plus permis de cumuler en ce qui concerne les conditions actuelles d'aptitude au notariat. Le législateur estime à juste raison qu'un notaire peut faire un excellent greffier et qu'il n'y a aucune incompatibilité entre les deux fonctions.

Ce cumul sera un bon moyen de maintenir dans un canton une étude notariale nécessaire mais d'un produit insuffisant; d'autre part, on remédiera du même coup à la pénurie des candidats greffiers dans ces mêmes cantons où il n'y a place ni pour un greffier ni pour un notaire, mais où un notaire qui serait en même temps greffier pourrait arriver plus aisément à se tirer d'affaire.

D'un autre côté, il est bien évident que, lorsqu'une étude de notaire reste sans titulaire, dans un canton, en raison de l'appauvrissement de la région ou de la dépopulation rurale, cette étude n'a plus sa raison d'être et peut être supprimée sans que les justiciables en souffrent le moins du monde.

La réforme proposée par le gouvernement est donc utile et peut être votée rapidement. Aucune objection. C'est devant le Sénat que le projet dont il s'agit a été déposé. Son adoption ne remédiera qu'imparfaitement à des situations précaires. Ce qu'il faudrait, pour la dignité du corps notarial, qui est demeuré dans son ensemble, l'une des parties les plus solides de l'armature de la société française, c'est une majoration équitable des tarifs établissant les honoraires de ces officiers ministériels. La leur faire attendre plus longtemps, c'est faciliter la désagrégation du notariat, la disparition des petites études de campagne qui rendent cependant d'importants services aux familles rurales.

Ainsi que le constatait avec juste raison M. le sénateur Mazurier, rapporteur du projet de loi, le gouverne-

ment s'enrichit par la vente de bœufs divers ont eu une vente très difficile. On a fait les très beaux animaux de 4.60 à 4.75, et, en marchandise ordinaire de 4 fr. à 4 fr. 70.

Les génisses n'ont pas été épargnées par la baisse; charollaises extra entre 4.75 et 4.90, rarement 5 fr. pour les animaux de tête. Les génisses ordinaires de toutes races se sont rangées entre 4 et 4.60.

Les bonnes vaches encore jeunes se sont traitées entre 4 et 4.60, alors qu'en bête plus âgées ou de qualité médiocre on se tenait de 3.50 à 4.10.

La vente des taureaux a été très mauvaise. Les bons taureaux d'écurie extra ont été faits, en bêtes jeunes, de 3.90 à 4.10, exceptionnellement 4.20, alors que dans les bêtes médiocres on s'est rangé entre 3.10 et 3.00.

Les veaux de service limousins ont été délaissés: ils ont péniblement obtenu 4.25 à 4.70; auvergnats, 3.50 à 4.25.

MOUTONS. — Les ressources étaient bien élevées avec 16.296 têtes amenées et 3.850 aux réserves vivantes contre 14.483 et 3.870 il y a huit jours. La vente a été très difficile dans l'ensemble, il faut voir un recul de 10 fr. par tête.

Les agneaux extra en laine et pesant jusqu'à 36 livres de viande nette, ont été placés de 7.40 à 7.75. Dans ces mêmes provenances, les agneaux jusqu'à 40 livres ont été traités de 7 fr. à 7 fr. 50; les agneaux Dishleys-Mérinos de 34 à 36 livres de viande, ont été enlevés de 7.10 à 7.40 selon qualité.

Les moutons de ferme ont eu une vente très lente.

Les sortes secondaires ont été discutées: les aveyronnais à 4.70 et 5.20, agnelais, 5.40 à 5.60; auvergnats, 5.40 à 5.75; limousins 5.60 à 6 francs.

PORCS. — La vente a été très calme, il est extrêmement difficile de se débarrasser des petits porcs et des mauvaises coches. Les cours ont été maintenus.

La bonne marchandise maigre de pays a été tenue de 9.30 à 9.80 avec les meilleurs extra de côté à 9.90. En petits porcs on est descendu jusqu'à 8.20.

Les gras de pays ont valu de 9.20 à 9.70 et les porcs de Lozère de 8.50 à 9.30.

Coches 6.20 à 7.50.

### ARRIVAGES PAR DEPARTEMENTS

Le Puy-de-Dôme avait envoyé 20 bœufs, 30 vaches, 150 moutons et 95 porcs; l'Allier, 10 bœufs, 5 taureaux, 90 veaux, 40 moutons et 215 porcs; le Cantal, 580 moutons et 100 porcs;

### CEREALES

Clôture du 19 août Paris.

BLES. — Disponible, cote officielle, 219.50 à 221.50; base de liquidation, 212.75; courant 212.75, plus-value 0.75 à 1.25, vendeur; prochain, 212.75, vendeur; septembre-octobre, 212.75, plus report 0.25, vendeur.

FARINES. — Base de liquidation, 281; courant, 281, nominal; prochain,

### MARCHES AUX FROMAGES

Aurillac, 18 août. Cantal, première qualité, 495 fr.; deuxième qualité, 460 fr. les 50 kilos.

### Chronique Régionale



CHAURIAT. — Fête patronale des 21, 22 et 23 août. — Samedi 21, commencement de la fête, grande retraite aux flambeaux.

Dimanche 22, à 6 h., réveil en fanfare, salves d'artillerie.

A 15 h., course de lenteur, jeux divers.

A 20 h., retraite aux flambeaux.

Lundi 23, continuation de la fête. Pendant toute la durée de la fête, bal à grand orchestre, manèges et attractions diverses.

MONTON. — La fête de Notre-Dame de Monton sera célébrée dimanche 22 août, avec un éclat tout particulier. Elle sera précédée d'un triduum de prières qui sera prêché par M. l'abbé Baraduc, missionnaire diocésain.

A 11 heures (heure légale), départ de la procession, messe sur la montagne. Allocution à l'Evangile.

A 4 h. 30, à l'école libre, aura lieu la grande réunion des Catholiques de tout le canton. Nombreux seront les hommes qui voudront entendre les deux excellents orateurs qui prendront la parole dans cette réunion qui constituera véritablement un Congrès cantonal.

Ces orateurs seront M. Gaillot, et M. Pajot, l'éminent avocat de Clermont qui a bien voulu accepter de parler au Congrès cantonal de Monton; tous les Catholiques, non seulement de Monton, mais de tout le canton, lui en sont reconnaissants et seront heureux de l'entendre.



JUMEAUX. Le poids du pain. — Sur la plainte de plusieurs ménagères, les gendarmes de Jumeaux firent des pesées chez deux boulangers de la localité, MM. Cresseint et Mathieu. Les pains pesés accusèrent tout un déficit sur leur poids normal. Les boulangers prétendent à leur décharge que les pains contrôlés sont des pains de fantaisie et peuvent être vendus au poids constaté. Procès-verbal de constat a été dressé. La justice appréciera. En attendant les boulangers ne fabriquent plus que du pain en tourte.

10 abonnements souscrits par des personnes de son entourage (y compris ou non le sien) nous enverrons :

## UN MAGNIFIQUE STYLOGRAPHE DE MARQUE

Système SAFETY, avec plume or 18 Carats, Valeur marchande : 40 fr.

Pour 5 Abonnements nous enverrons :

## UN TRÈS BEAU PORTEFEUILLE EN COIR

Enfin, 3 Abonnements donnent droit à :

## UN CENT DE CARTES DE VISITE

## FIANÇAILLES

BAGUES ET SOUVENIRS

# BLIN

bijoutier spécialiste  
(3 avenue des Etats-Unis, 39)

## "LA MODE CHIC"

Chez

# Thérèse LAFOND

Rue Blatin, 5

## LITHOGRAPHIE

## TYPOGRAPHIE

Anciennement L. BALMET LA PLUS BELLE PRÉSENTATION

# Imprimerie JEAN VISSOUZE

25, Rue Gautier-de-Biauzat

CLERMONT-FERRAND

LES MEILLEURS PRIX

FABRIQUE DE REGISTRES - ÉTIQUETTES EN COULEURS - IMPRIMÉS COMMERCIAUX - TABLEAUX - RÉCLAMES - CATALOGUES - BROCHURES

LA COOPÉRATION DES IDÉES  
Revue bimestrielle publiée par Georges Deherme à Aups (Var).  
Le numéro 1 fr. Abonnement 10 fr. par an.

Envoi d'un numéro spécimen à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande directement à M. G. Deherme, à Aups (Var).

## RHUM NIÉRA

EN VENTE  
DANS TOUTES LES BONNES  
MAISONS D'ÉPICERIE FINE.

ETABL. CHARDON, IMPORTATEURS  
11, CLERMONT-FERRAND, 4, 2681

## G. DE TARRIEUX

ASSURANCES

Tél. 3-42 10, rue Latour-d'Auvergne, 10 Tél. 3-42

Consultations et Renseignements gratuits

Imprimerie du « SOLEIL D'AUVERGNE »  
25, rue Gautier-de-Biauzat, Clermont-Ferrand.  
Le gérant: J. ROUSSET.